



Formation continue – UFR de philosophie

Mémoire pour le Diplôme Universitaire « Référent laïcité »

Présenté et soutenu par :

LEVISTRE Gérard

2023-2024

DE LA LIBERTE à la LAÏCITE

Fondements ; Critique

Sous la direction de :

M. TAVOILLOT Pierre-Henri

DE LA LIBERTE A LA LAÏCITE – Fondements ; Critique -

I)	PREAMBULE	3
	A) MON PARCOURS	3
	B) PÊLE-MÊLE	5
II)	INTRODUCTION	11
III)	LA DEVISE REPUBLICAINE ET LA LAÏCITE	13
	A) LA LIBERTE	13
	1) Son enracinement biologique	13
	2) L'intelligence et la conscience	14
	3) La spiritualité, d'emblée	15
	4) Les formes de la spiritualité	15
	B) L'EGALITE	17
	C) LA FRATERNITE	17
	D) ATOUTS ET RISQUES DE LA LIBERTE	19
	E) NECESSITE DE L'ANCRAGE	19
IV)	LE PREMIER ANCRAGE ET LA LAÏCITE	20
	Entre croyance et savoir	
	A) LA CROYANCE	20
	1) La croyance d'adhésion	20
	2) La croyance d'horizon	22
	B) LE SAVOIR	24
	1) L'intelligence.....	24
	2) La rationalité	25
	a) L'empirisme	25
	b) La science	26
	C) LA CAUSALITE, ANCRAGE COMMUN A LA CROYANCE ET AU SAVOIR	28

	D) FRAGILITE ET AMBIGUÏTE DE LA CAUSALITE COMME ANCRAGE	30
	E) LA LAÏCITE DISCRIMINANTE ENTRE CROYANCE ET SAVOIR..	31
V)	LE SECOND ANCRAGE	34
	A) L'EPOQUE CONTEMPORAINE et le trouble dans l'IDENTITE	34
	B) LE MOMENT IDENTITAIRE INDIVIDUEL	36
	C) LA CONFIANCE ET LA LAÏCITE	42
VI)	LAÏCITE ET LIBERTES	44
VII)	LA LAÏCITE EN QUESTION	
	UN DEBAT FRANÇAIS ACTUEL	48
VIII)	CONCLUSION GENERALE	51
	Avec exergues	
	BIBLIOGRAPHIE	57

I) PREAMBULE

A) MON PARCOURS

Je suis né en Février 1946 (un modèle de « baby-boomer »), d'une rencontre entre une mère bretonne, catholique, pratiquante, profondément croyante, et un père incroyant ou indifférent à toute religion, lui-même fils d'un père, instituteur, hussard de la république, ayant fait carrière à St Louis du Sénégal puis à Azazga en haute Kabylie avant de terminer son parcours colonial à Alger dans les années 30, où il se disait qu'il était devenu « l'ami de l'archevêque ».

Elevé dans la religion catholique, j'ai commencé ma scolarité chez les frères de Ploërmel, l'ai poursuivie dans un cours complémentaire privé, l'ai terminée dans un lycée rennais lui aussi privé. Second au « catéchisme » pour la communion solennelle j'ai été enfant de chœur. Le catéchisme était enseigné le jeudi, au patronage, en dehors de l'école. Nous habitions un chef-lieu de canton de 3000 habitants du centre Bretagne et il était de notoriété publique que le directeur-abbé de notre cours complémentaire se concertait régulièrement avec le directeur de l'école publique pour organiser des représentations théâtrales tous les ans. J'ai ainsi joué comme élève-acteur dans « les plaideurs » de Racine, « le bourgeois gentilhomme », « l'avare » de Molière et assisté à « la mégère apprivoisée » de Shakespeare et au « grand valet » de Jakez Hélias, donnés par la troupe concurrente. C'était aussi l'époque où un vicaire de la paroisse, forte personnalité, s'était défroqué. De la 5^{ème} à la 3^{ème}, j'ai eu un professeur-instituteur laïc (il faisait toutes les matières) et, en plus un professeur-abbé qui me dispensait des cours de latin. Avec un autre camarade et ami, il nous entraînait dans des week-ends de bivouacs sous tente dans les environs et même un été, nous a emmenés dans un périple alsacien au cours duquel nous avons, impressionnés, découvert le camp de concentration du Struthof, qui était à peine en restauration à l'époque. Avec ce même abbé, j'ai aussi connu des tentatives d'approche pédophiles sans conséquence sur mon équilibre. Au lycée, j'ai eu des professeurs ecclésiastiques comme laïques sans avoir ressenti de différence dans leur enseignement. Dans une « composition » d'enseignement religieux », je me rappelle avoir délibérément omis de parler de vie éternelle et de résurrection après la mort, le correcteur-abbé, n'ayant

accompagné mon 15/20 que d'une simple remarque. Ce même abbé organisait à Pâques un camp où nous étions une quinzaine d'élèves à représenter la passion dans quelques villages de basse Normandie. Au cours de ces années j'ai fait partie de la chorale du lycée où des professeurs-auteurs-compositeurs de notre établissement créaient des hymnes pour les cérémonies. Deux de ces compositions m'ont marqué, l'une par l'arrêt abrupt d'une phrase musicale sur le mot « néant », suivi d'un silence de trois mesures, l'autre par l'expression : « jeu divin ». Enfin, dernier souvenir, celui d'une « retraite spirituelle » organisée en dehors de l'établissement où voulait nous endoctriner une sorte d'ecclésiastique fanatique à la Savonarole, dont le comportement m'avait laissé de marbre sinon de révolte. Comme on peut le voir, mon bain catholique a été conséquent. Je considère aujourd'hui comme un atout le fait d'avoir connu de l'intérieur une religion où, cependant, j'ai eu la chance de croiser des représentants plutôt ouverts et intelligents.

Mes études de médecine entamées, je me suis rapidement éloigné de la religion. A 14 ans, je savais que je m'intéresserais à la psychologie, c'est donc tout naturellement que mon parcours m'a orienté vers la psychiatrie dont je n'ai pu finir le certificat, mais qui m'a permis, sans aucun regret, après 9 années de médecine générale en milieu rural puis 6 années de travail en prévention et en ouvertures de résidences pour personnes désorientées en Mutualité, de pratiquer pendant 20 ans la psychothérapie en cabinet privé.

Pendant mes études de psychiatrie (dans les années 70), l'époque, en dehors des psychoses (paranoïa, schizophrénie, bouffées délirantes) était à la névrose (hystérie, névroses d'angoisse et obsessionnelle), c'est-à-dire à un trouble lié à des conflits internes à la personne. Au fil des ans, j'ai vu (tous les professionnels de la psychologie ont vu) les pathologies évoluer de façon spectaculaire vers des troubles de la personnalité, des troubles du narcissisme, de l'identité. Ceci est manifestement en rapport avec la propension à l'individuation sinon l'individualisme de nos sociétés et en conséquence, un affaiblissement de la cohésion sociale et une fragilisation des individus. C'est dans ce contexte qu'est survenue « l'affaire de Creil » qui a mis sur la sellette la question laïque, question inexistante pour notre génération tant nous avons intégré la laïcité avec le lait maternel. Les choses n'ayant fait qu'empirer depuis, passé à la retraite, j'ai donc tout naturellement intégré l'association EGALE (EGAlité, Laïcité, Europe), suis devenu le trésorier de l'association départementale LAÏCITE 35 et suis

engagé comme enseignant-bénévole de FLE (Français Langues Etrangères) auprès de migrants, dans l'association AGIRabcd (Association Générale des Intervenants Retraités, aides bénévoles pour le développement et la coopération), association d'utilité publique.

L'association LAÏCITE 35 qui a pris le relai d'un ancien « comité laïcité » organise des conférences-débat, propose des spectacles comme « 100% Marianne » et anime des causeries sur une radio locale dans le quartier du blosne à Rennes : « quartier des ondes ». J'en ai animé sur trois sujets qui me tiennent à cœur, l'une intitulée : « croyances, savoir et Laïcité », l'autre : « laïcité et devise républicaine », la dernière « projet de loi sur la fin de vie ».

Par ailleurs, j'ai en projet la rédaction d'un travail de synthèse sur les enseignements que ma pratique de psychothérapeute m'ont apportés et qui comporte de nombreux points abordés dans ce mémoire de D.U.

Ce mémoire de D.U. s'inscrit donc dans un « entre-deux », une étape d'approfondissement d'une réflexion d'une nature que je qualifie d'anthropologique.

B) PÊLE-MÊLE

En vue d'établir les points importants sur lesquels va reposer mon exposé, j'affiche ici pêle-mêle des interrogations, des constats, des événements, des anecdotes, des propos, des lectures, des réflexions qui, ou me sont personnels, antérieurs ou non à cette formation, ou qui ont émaillé les diverses sessions de ce D.U.

- Voici quelques années, Gérard Delfau²², ancien sénateur PS, fondateur de l'association EGALE, émettait le regret d'un manque de construction d'une **morale laïque**.
- Pourquoi dans l'intitulé du D.U., « gestion du **fait religieux** ? ».
 - o Cela veut-il dire : il faut savoir s'occuper des religions, car on ne saurait pas bien s'en occuper ? Parce qu'on ne saurait pas ou on aurait oublié ce qu'est une religion ?

- A une remarque que j'ai dû inconsidérément faire lors de notre 1^{ère} session concernant « l'extinction du religieux à notre époque » qui voulait pointer la sécularisation et le manque de pratique relevées par les enquêtes, je me fais reprendre par P.H. Tavoillot⁶³ : « non, le religieux n'est pas mort, c'est tout le contraire ! » et à juste titre.
- Donc il est là, c'est un fait.
- Comme Marcel Gauchet³⁰ disant : « il ne faut pas savoir ce qu'est une religion pour...en ignorer les caractéristiques »
- Stéphane AUROUSSEAU⁴ : difficulté pour les jeunes à parler de la **non-croyance** ; un tee-shirt où est marqué « athée » fait l'unanimité contre lui.
- Pierre-Henri TAVOILLOT
 - Laïcité, projet enthousiasmant de **civilisation** démocratique et d'émancipation.
 - « la démocratie comme civilisation des grandes personnes » (**ADULTES**) P319 de « comment gouverner un peuple roi ». La question fondamentale : quelles sont les **étapes nécessaires** par lesquelles il faut passer pour devenir « une grande personne » ? Cette question me paraît fondamentale ; ce me semble être une question de psychologie génétique (au sens de Piaget).
 - « La Laïcité, c'est un **effort** de part et d'autre. » La question qui vient immédiatement : « Quelle est notre part ? sur quoi doit porter notre effort ? »
 - **Autorité** = augmentation. Oui, si on prend l'image de la cordée où le premier de cordée, comme tous les autres, s'élève avec eux vers le sommet (image de la montagne). Mais le premier de cordée, à priori, sait ce qu'est l'ascension.
 - La Laïcité une **religion** comme les autres ? ou n'est-elle justement pas une religion ? ou quoi prendre du religieux : le lien ? la « lecture » ? La « relecture » ? Cela ne porte-t-il pas un autre nom aussi ?
 - Les 4 piliers fonctionnels de la démocratie (Election, Délibération, Décision, Reddition) et le **pilier fictionnel** : **le sens, l'idéal, la spiritualité.**

- Alain Cabras et les **croyances**, la cohésion. Et aussi, l'**interculturalité**.
- Le Vendredi 13 Octobre 2023, première session de notre D.U., nous acheminant vers le lieu du cocktail offert avant la cérémonie de remise de diplômes de la précédente promotion, à un détour de couloirs et d'escaliers dérobés, une collègue me demande, probablement intriguée par mon âge qu'il me semble cependant exagéré de qualifier de « canonique » : « tu fais le D.U. pour convenance personnelle ? ». Je le prends comme : « toi qui n'es plus dans la vie active (sous-entendu « comme nous ») à quoi cela va-t-il servir ? ». Mon réflexe est de lui dire : « tu sais, je suis encore actif : je fais partie d'une association qui a pour nom LAÏCITE, et puis j'enseigne le FLE auprès de migrants dans une autre association où des problèmes autour de la Laïcité se posent... » C'est vrai, à côté de l'immense majorité de mes collègues de la promotion qui font partie du monde enseignant et pour qui les questions de Laïcité sont une évidence, je suis bien marginal. Pour autant... N'est-ce pas ? Pour autant... Y a-t-il utilité à faire un travail qui ne porte pas sur un projet opérationnel mais soit de réflexion et de **tentative d'approfondissement** ?
- Notre collègue FLORENT, exemple « d'homme au paradis sur terre » quand il nous a expliqué qu'il se sentait de façon habituelle et même quasiment constante d'humeur joyeuse. J'ai été rassuré sur sa parfaite santé psychique quand il m'a assuré connaître aussi des moments de tristesse (la dimension **psychique** du « bien-être »).
- Notre collègue SYLVIE qui relate une expérience d'élève en rupture de scolarité pour raison religieuse et qui revient d'elle-même sur sa décision après un échange où il n'a jamais été question de Laïcité et où l'attention s'est portée uniquement sur la personne de l'élève (dimension **psychique** de nouveau)
- Le film belge « Amal, un esprit libre » du réalisateur belgo-marocain Jawad Rhalib⁵⁵ qui fait vivre de l'intérieur la tragédie de Samuel Paty : l'homophobie, l'entrisme frériste ; la lâcheté des dirigeants ; le harcèlement ; la violence d'une certaine jeunesse ; la charia qui veut l'emporter sur la loi républicaine. Nécessité de la prise de conscience de l'**origine du danger**... Non, des **origines multiples** de ce danger.

- Le jour de la remise des prix, **assassinat** de Dominique Bernard.
- L'abaya et la décision rapide de Gabriel Attal de l'interdire (**fermeté**).
- Le revirement de l'église de France vis-à-vis de la Laïcité en l'espace de 20 ans (**fermeté et constance**).
- Marcel Gauchet³⁰ et le **critère d'efficacité** ainsi que : qu'est-ce qu'une **religion** ?
- L'enquête d'Olivier Galland qui confirme vis-à-vis de la jeunesse de culture musulmane ce qu'on peut intuitivement soupçonner. Mais ce qui frappe tout autant, c'est la place des mêmes réactions « séparatistes », même si elles sont moins marquées, dans une jeunesse non musulmane. **Effet générationnel** ! (la « horde sauvage » et le « meurtre du père » freudiens sont toujours là).
- en dehors de l'exposé limpide et de l'énorme travail fondamental de Moézzi, je suis frappé par une remarque « latérale » de sa part : autant il est inepte de confondre islamismes et **Islam**, autant ne pas voir le lien étroit qui existe (depuis toujours) entre cette religion et la **gouvernance** est trompeur.
- Ne sommes-nous pas rentrés dans des **conflits de civilisations** (Huntington) et dans « l'**identité** de la France », Fernand Braudel ne définit-il pas une civilisation par son rejet des autres ? ; et enfin, au risque de passer pour compagnon de route du RN, n'est-ce effectivement pas Charles Martel qui a arrêté les sarrasins à Poitiers ?
- Difficile de parler de ce qui, pour soi, est une **évidence** : la Laïcité. Difficile d'en parler et encore plus, de l'expliquer. Rappelons-nous de ce fameux « c'est une évidence !!! » de certains professeurs de maths qui n'a jamais, au grand jamais aidé un élève en difficulté à s'approprier la matière. **Savoir s'expliquer à soi-même pour pouvoir expliquer.**
- L'affaire Policard, toute récente et l'absolu contresens sur le sens de la Laïcité que le sociologue fait sur l'interdiction des signes religieux ostensibles dans l'espace scolaire. Absolu contresens car à l'encontre du projet fondamentalement **émancipateur** de la Laïcité.

- Importance du **Droit**. Cette évidence est à la fois salutaire et en même temps problématique pour tout citoyen lambda.

- Si la République se doit d'être neutre vis-à-vis des croyances, est-elle **neutre** pour autant ?

- Il se trouve que ma femme a grandi dans une famille qui ne lui a donné aucune éducation religieuse. Elle constate que manquent totalement à sa culture des références à l'histoire sainte alors que sa propre mère en était imprégnée. Elle se dit ignorante, étrangère, indifférente à tout esprit religieux, je peux le confirmer, et pour cause, moi-même ayant été élevé, nous l'avons vu, dans cette atmosphère. Et pourtant, je ne connais pas de personne plus rigoureuse sur le plan **moral** et humain.

- Je demande à ma femme ce matin (pourquoi ne l'ai-je pas fait plus tôt ?) : « Actuellement, quelles sont tes plus grandes espérances dans la vie ? » Sa réponse : « Sur le plan personnel, rester jusqu'à la fin en **bonne santé**, ne pas connaître le handicap, et sur le plan collectif, que le monde puisse trouver la **paix**, que nous en **Europe**, restions des **démocraties**. »

- Je demande à notre amie polonaise, prof. de français, catholique pratiquante : « est-ce que tu fais une différence entre croyance et foi ? » Sa réponse a été immédiate : « la croyance, c'est l'église, la **foi**, c'est personnel, ma foi m'a permis et me permet d'affronter les difficultés de la vie. »

- Grâce à Abdennour Bidar, j'ai enfin compris ce qu'avait de spécifique par rapport aux deux autres monothéismes celui de l'Islam : celui de croire en un Dieu abrahamique absolu, obscur, dont l'essence est au-delà de toute essence, irréprésentable, inaccessible, entièrement étranger à tout anthropomorphisme.

Ce petit florilège de notations relevées m'a permis de mettre en relief (en caractères gras) ces mots ou notions que je vais essayer d'articuler pour construire le développement.

- 1) Seul l'effort d'approfondissement pour mieux expliciter les fondements peut nous rassurer afin de tenir bon, d'arrêter la déstabilisation, de conférer une véritable autorité pour tenter de convaincre.
- 2) Qu'est-ce que la Laïcité ? entre principe, valeurs, sur quoi repose-t-elle ? L'abord psychique sera l'axe majeur de mon travail, pas seulement pour des raisons professionnelles mais plus largement anthropologiques.
- 3) Le fait religieux, donc les croyances, y tiendra une place importante. A cela, j'ajouterai la question de la confiance, nous verrons comment.
- 4) L'aspect civilisationnel, émancipateur, en tenant compte de tous les dangers, à une époque de mondialisation multidimensionnelle accélérée et de conflictualité géopolitique croissante.
- 5) Enfin, les questions morales, spirituelles, de sens, d'idéal, d'espérance, de perspectives, que les religions savent si bien mettre en avant, ne pourront être oubliées.

II) INTRODUCTION

Mon parcours l'a montré, je suis d'une génération et d'un milieu familial qui pendant 43 ans m'a fait vivre la Laïcité comme l'air qu'on respire en hexagone. L'affaire dite « du foulard de Creil » m'a, comme beaucoup d'entre nous, réveillé d'un sommeil non pas dogmatique mais bienheureux !

Nous savons ce qu'il en est depuis 35 ans du dit « réveil du religieux », des polémiques, des menaces, des attentats, et quelqu'un comme moi qui dans sa vie professionnelle n'a guère été confronté à des difficultés s'y rapportant, qui, retraité, n'est plus opérationnel sauf à s'engager volontairement et bénévolement dans la vie sociale, ne peut être indifférent aux graves problèmes qu'on peut qualifier de civilisationnels, auxquels la méconnaissance de la Laïcité expose, auxquels les graves attaques dont elle est l'objet menacent l'existence de notre république .

Je pense donc qu'en dehors des projets concrets que l'immense majorité des collègues du monde enseignant ou de l'entreprise de ce D.U. peuvent à juste titre développer, il me semble possible et utile de revisiter par une approche psychologique et philosophique, les fondements, les arrière-fonds du principe de Laïcité, afin de conforter notre confiance tranquille en sa vertu.

*

La Laïcité est un **PRINCIPE** juridique d'organisation de la République. Si c'est vrai, cette définition ne m'a jamais satisfait. Elle se veut « fonctionnelle », neutre, presque minimaliste, prudente ; elle n'est pas à la hauteur de ce que défend la notion.

Ce n'est pas une **VALEUR**, et c'est également vrai, car les valeurs sont relatives aux individus, aux groupes, aux cultures. Cependant, nous y tenons tant à cette Laïcité que je serais tenté de dire : « c'est un principe qui a de la valeur ! » Quelle valeur pour nous qui nous voulons universels ? Nous sommes pris à notre propre piège et on nous rétorque aisément que les valeurs ne peuvent pas être relatives et universelles à la fois.

Pour ce qu'il en est du « principe » dans son sens juridique, c'est-à-dire fonctionnel, on comprend ce que cela veut dire, mais sur le fond, un « principe », c'est ce qui est premier, au fondement. Or, si les principes de la géométrie euclidienne ne sont plus valables pour la géométrie riemannienne ou lobatchevskienne, comme pour tout

ystème clos, Gödel²¹ l'a bien démontré avec son théorème d'incomplétude, tout principe est arbitraire. Donc si la Laïcité n'est qu'un principe, elle est arbitraire !

Arbitraire, et de plus, relative, en voilà beaucoup pour une notion à laquelle nous sommes si attachés ! Il faut donc bien, pour ne pas passer pour des outrecuidants, asseoir ce principe sur quelque chose qui a de la valeur, mais cette fois-ci sur une valeur universelle ou même mieux, une **réalité** mais qui lui est extérieure

Cette « chose », si on peut dire, c'est la **LIBERTE**, à condition qu'on définisse la liberté non comme une notion abstraite mais comme étant l'élément caractéristique de « l'animal humain », son « état de nature », pour parler comme les philosophes des lumières, ce que je préfère appeler sa « **structure** », comme étant « le propre de l'homme ». Nous nous situons alors non plus dans l'ethnologie mais dans l'anthropologie.

*

Nous allons tout simplement partir de la devise républicaine dont le pivot est la LIBERTE. Nous allons définir la liberté comme ce qui concrètement caractérise l'Homme et voir combien il lui est essentiel d'asseoir son identité sur deux ancrages au sein desquels la LAÏCITE trouve sa raison d'être de façon évidente.

Nous allons ainsi pouvoir mieux discerner comment le principe de LAÏCITE met en œuvre une conception précise de la LIBERTE que la République française représente au sein des démocraties.

Enfin, nous verrons comment notre Laïcité « travaille » avec les questions de société. A cette occasion, il paraîtra évident que d'en questionner les soubassements continue et continuera d'être une nécessité.

III) LA DEVISE REPUBLICAINE ET LA LAÏCITE

A) LA LIBERTE

Voici le premier terme de notre devise républicaine. La révolution française l'a brandi comme l'emblème de son soulèvement et il reste notre emblème à tout jamais. C'est une évidence ! Mais nous souvenons-nous pourquoi ?

1) Son enracinement biologique

C'est venu du fond des âges, sourdement, bien avant que l'écriture n'existe, mais, pour ne remonter qu'à deux millénaires, cette expression a fait l'objet de tout un ouvrage d'Augustin d'Hippone⁶, elle est massivement présente, au point, en compagnie des termes de « conscience » et de « désir », d'en être le pivot de l'oeuvre d'un certain Abhinavagupta²⁵, cachemirien shivaïte du Xème siècle. Bien sûr, elle devient le for intérieur du mouvement protestant avant d'irriguer tout le XVIIIème siècle avec Kant³⁹ comme point d'orgue. Elle poursuit son parcours jusqu'aux « chemins de la liberté » que Sartre⁵⁸ empruntera décidément.

Elle a donc été présente dans la conscience, et même avant la conscience, dans le vécu des hommes, depuis toujours et pas uniquement pour les chanceux privilégiés que nous serions... en attestent mes 2^{ème} et 3^{ème} exergues où l'on voit que la plus simple des « mortelles » le dit aussi bien qu'un des plus grands des écrivains qui soit.

Puis, le temps passant, les Galilée, Newton, Darwin, Einstein, Freud, nous ayant ouvert les yeux sur le monde et ayant contribué tant soit peu à répondre à la vieille admonestation delphique du « connais-toi toi-même », nous savons que dans l'ordre du vivant, nous possédons le plus grand « **degré de liberté** », ou même dit de façon plus concrète et imagée, le plus grand « **espace de liberté interne** ». Cette expression repose évidemment sur le sens métaphorique du terme « espace », car la

paléontologie⁵² nous a montré clairement qu'anatomiquement il ne pouvait être lié qu'au volume cérébral le plus développé des primates, donc à l'inflation du nombre de connexions entre neurones, ce qui entraîne la multiplicité des voies de traitement de l'**information**.

Dit autrement, nous sommes pourvus de la plus grande **capacité** qui soit.

La liberté humaine, c'est donc d'abord du biologique à l'état pur qui devient par mutation, propriété émergente, particulière à l'Homme.

Ce soubassement biologique se traduit, comme dans tout le règne animal, en **pulsion de vie**, magnifiquement évoquée dès l'ouverture du poème de Lucrèce⁴⁶, le « de rerum natura », l'**Eros** grec, repris par Freud²⁹, une des trois dimensions de l'amour chez l'être humain.

2) L'intelligence et la conscience

Comme tous les êtres vivants, Homo sapiens, et ce, depuis 70 à 100 000 ans qu'il est apparu sur terre s'est adapté avec intelligence. Cependant, l'intelligence n'a pas attendu sa venue pour émerger sur la planète. Les êtres les plus rudimentaires comme les amibes et bien sûr tout le règne animal, pour ne pas s'aventurer dans le règne végétal, en sont pourvus à des degrés variables. Plus l'espace libre interne, chez un être vivant quel qu'il soit est étendu, plus ce qu'on appelle l'intelligence (ou capacité d'adaptation) est développée. Nous savons depuis longtemps que l'ontogénèse (le développement de l'embryon qui donnera chaque individu) récapitule la phylogénèse (l'évolution des espèces antérieures), donc qu'au cerveau reptilien, chez Homo, s'est superposé le néocortex (celui des aires associatives les plus développées) ; nous savons que beaucoup d'espèces usent d'un langage de communication plus ou moins sophistiqué mais que seule l'espèce humaine possède le langage à double articulation qui a centuplé ses capacités de communication, donc de coopération et d'adaptation, qu'enfin, cet espace interne de possibilités tournées vers le monde extérieur est si vaste qu'il lui a permis d'accéder à une intériorité que depuis la nuit des temps, les Hommes ont appelé « âme », « esprit » ou « conscience », qu'un Rabelais⁵⁴ suppliait d'accompagner toute science, qu'un

Descartes²³ en son poêle, pensant, découvrait son être, qu'un Kant³⁹ appelait « jugement réfléchissant », qui fut le for intérieur des protestants, enfin, cette fameuse liberté de conscience invoquée à l'article premier de la loi de 1905.

Enfin, conscience de son destin mortel.

En un mot, l'intelligence, chez l'Homme, a précédé et déborde toujours la rationalité, et nous verrons comment se situe cette rationalité à l'intérieur même de l'intelligence.

3) La spiritualité, d'emblée.

Qui dit conscience, dit esprit. Depuis qu'Homo est Sapiens, Homo est un **être spirituel**, sinon pas d'art sur les parois des grottes, pas d'art depuis ces premiers temps et pas de religions et pas de cathédrales... ce point est fondamental. Aucune religion ne peut s'arroger le droit d'être seule gestionnaire de spiritualité. Il faut rappeler que dans ces lieux de déshumanisation que furent les camps de la mort - Georges Semprun⁵⁹ le dit, Raymonde Tillon⁶⁴ que j'ai bien connue le dit - ceux de leurs camarades internés qui ne devenaient pas « musulmans », dans le sens de soumis, détruits psychiquement, étaient ceux qui avaient une foi, quelle que fût leur confession ou ceux qui se récitaient des poèmes ou encore des recettes de cuisine.

Il est bien difficile de définir ce qu'est la spiritualité : c'est un impondérable qui se concrétise en mille formes. Mais en tout cas, espace libre intérieur, conscience, spiritualité, sont d'absolus synonymes.

4) Les formes de la spiritualité

En l'humain, la pulsion de vie devient **élan vital, désir, rêve, imaginaire**. Et comme le dit l'économiste Daniel Cohen¹⁸, si les ressources sont limitées, le **désir**, lui, est infini, au point que Lacan⁴² a pu définir le désir non comme le désir de quelque chose (ce serait le besoin) mais comme le désir de tout ou rien, un désir à vide, ou encore mieux le désir de désir. Voilà la forme que prend globalement cet immense espace de liberté.

Mais, à y regarder encore de plus près, Sartre⁵⁸ a très bien vu comment fonctionnait ce désir. Il l'a résumé d'une formule lumineuse en disant : » Je ne suis

pas ce que je suis, je suis ce que je ne suis pas », à quoi il faut de plus ajouter ce complément, lui aussi lumineux, de Lacan⁴² : « Ce que je suis que je ne suis pas, je ne le connais pas. » En d'autres termes, l'essence de mon être est d'être insaisissable pour autrui comme pour moi-même. Nous voilà bien ! A en devenir quasiment virtuels, nous plongeons dans une **instabilité identitaire** très inconfortable et même très inquiétante.

Il y a plus. Et là encore, Sartre⁵⁸ pointe précisément l'insupportable réification à laquelle le regard d'autrui peut m'assigner, par sa célèbre formule : « l'enfer, c'est les autres ! » Et Lacan⁴² de surenchérir lorsqu'il qualifie tout délire de **paranoïaque**, de persécutif à la base.

Il y a plus encore, cette vacuole en nous, ce vaste espace en nous (Simone de Beauvoir¹⁰ dit dans l'un de ses écrits : « je suis un être troué ») , nous « dénature », en ce qu'étant tout autant issus de la nature, il fait de nous des êtres hors nature, qui donc, la ressentent assez spontanément comme étrangère, hostile, deuxième source de **paranoïa** et composante majeure de l'autisme.

Et pourtant nous existons, en chair et en os ; comment nous sommes-nous débrouillés pendant des millénaires pour survivre à ces impasses ? Nous le verrons bientôt...

De deux choses l'une, ou nous nous trompons sur ce qui fait le propre de l'homme (le rire n'en serait qu'une manifestation parmi d'autres) : son **espace de liberté interne**, ou nous ne nous trompons pas, et cette structure est bien réelle – il y a toutes raisons de le penser – alors, c'est un **universel anthropologique**, le socle sur lequel tout se construit.

Cette trop courte analyse de ce qu'est la liberté humaine a mis en évidence, par la fragilité identitaire qu'elle recèle naturellement, l'importance fondamentale qu'a pour l'humain son **IDENTITE**. Cette question d'identité va être le fil conducteur de tout notre développement et nous verrons qu'elle travaille au cœur de la LAÏCITE ;

LIBERTE, IDENTITE, LAÏCITE sont un tout indissociable.

B) L'EGALITE

A partir du moment où l'Homme se définit, non par principe mais « par nature » (je préfère dire : par **structure**) comme l'être vivant pourvu du plus vaste espace de liberté interne, il s'ensuit que tout homme égale tout homme. Si comme on le dit cette égalité est « de droit », elle l'est d'abord « **de fait** ».

Ainsi, l'égalité de la devise est incluse dans le terme de liberté ; elle n'en est que la conséquence explicitée ; elle va de soi. Définir l'être humain comme le vivant à posséder seul un espace libre interne de cette taille, c'est définir une **espèce** et non une race, encore moins des races. Son seul enracinement est biologique et sa diversité d'expression ne tient plus au foisonnement des espèces dont elle est issue, mais à la diversité des parcours que sa liberté interne lui permet.

L'**universalité** est là, dans l'unicité de l'espèce et la diversité de ses parcours et de ses histoires.

Et c'est bien pourquoi la **démocratie** a pu être appelée « la société des égaux ». (Pierre Rosanvallon)⁶⁹

C) LA FRATERNITE

Mais, bien entendu, les hasards de la génétique (encore du biologique), de l'époque et du lieu de naissance, de la structure de l'environnement humain qui préside à l'apparition de chaque « petit d'Homme » sur terre, ne peuvent créer que de l'inégalité. L'**inégalité** est donc le lot inévitable de la condition humaine. C'est au nom de l'égalité de structure que l'obligation de **fraternité** s'impose à l'espèce humaine.

Et cette fraternité n'a rien de commun avec toutes les « fraternités » communautaires du genre « frère Jean des entommeurs » ou « sœur Thérèse » ou « frère musulman » ou « cher confrère », que sais-je... Non, cette fraternité c'est celle de François Villon⁶⁷ : « Frères humains qui après nous vivez... », celle de Baudelaire⁹ : « hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère... ».

Cette fraternité n'est pas la compassion bouddhique (non que la compassion ne fasse partie d'un sentiment naturel chez l'humain normalement constitué), mais cette

compassion est pour l'essentiel passive, comme son nom l'indique (« je comprends ta souffrance qui peut être la mienne ; je souffre avec toi »).

Elle est encore moins la charité chrétienne dans le sens où elle dérive aisément, au nom des bons sentiments, dans le « je te donne, moi qui ai, ce que tu n'as pas » et procure si facilement une position de surplomb et une justification à l'existence du donateur, dans le style des dames patronnesses de Jacques Brel¹⁴ : « ... Il faut avoir ses pauvres à soi... », en d'autres termes, du mépris objectif.

Non, la fraternité qui est adossée à l'égalité ne peut s'adresser à l'autre que dans sa dignité, ce qui veut dire en respectant son égale liberté, son égale initiative, ne réparant que ce que les conditions indépendantes de sa volonté ont eu comme conséquences sur sa situation (maladie, handicap, protection...), en tenant compte de sa responsabilité.

La notion qui s'en rapprocherait le plus est celle de **SOLLICITUDE** qui va aussi bien dans le sens de l'offre que dans le sens de la demande et comporte une dimension active (nous en verrons l'application concrète sur le problème de la fin de vie)

Le risque pointé par certains (Nietzsche⁴⁹ entre autres) serait qu'en rompant avec le mécanisme que la sélection naturelle utilise pour maintenir la vitalité des espèces (la sélection des plus forts, des plus adaptés), nous n'irions vers l'affaiblissement de la nôtre ; ce serait la rançon de la fraternité ? Nous verrons plus tard ce qu'il en est, mais d'ores et déjà, nous pouvons affirmer que ce risque est une illusion.

La seconde critique porte sur les conditions concrètes d'existence de chacun et de chaque culture, sur leur incarnation, en opposant ces conditions à la prétendue conception abstraite que l'esprit des lumières aurait promu de l'Homme. Si ce que nous avons dit de la liberté (terme en lui-même abstrait, il est vrai) en la considérant concrètement comme un **espace de liberté existant réellement en chaque être humain**, l'objection tombe d'elle-même. Les particularismes propres à chaque groupe humain, à chaque nation, à chaque culture, ne sont que la déclinaison d'une même capacité. La question n'est pas de les gommer mais de les mettre en communication et de les dépasser. De nouveau, l'universalisme est au rendez-vous puisqu'il conjoint

l'apparente opposition entre le commun de tous les Hommes et leurs différences et particularités.

Encore une fois, le terme qui s'apparenterait le plus à celui de fraternité est celui de **sollicitude**.

D) ATOUTS ET RISQUES DE LA LIBERTE

Liberté, Egalité, Fraternité, des trois termes de la devise républicaine, les deux premiers ne font qu'un. Eux deux sont le socle, la base sur lesquels repose non un édifice conceptuel, mais une réalité concrète, aussi concrète que si je dis : « un oiseau est un être vivant qui peut voler », je peux dire : « un être humain est un être vivant qui peut tout, qui a des **possibilités infinies** dans un environnement donné (qui lui a préexisté et qui le déborde), à ses risques et périls ».

Le troisième terme, la fraternité, touche à la mise en œuvre de ces possibilités, si possible pour le meilleur. La tâche est immense, c'est la tâche de toutes les sociétés, de toutes les cultures.

« A ses risques et périls », oui. Nous avons déjà vu que de par sa structure, l'humain, en son fond, connaissait une **identité instable** et que d'autre part, il présentait une **propension persécutive** qui lui venait aussi bien des autres que du monde lui-même. Tout ceci, en dehors d'un **potentiel** immense, en fait un être **fragile**, qui a donc un grand besoin de **sécurité**.

E) NECESSITE DE L'ANCRAGE

D'où la nécessité de l'ancrage.

L'image de la nef ballotée par les flots qui a besoin de jeter l'ancre pour mouiller dans le havre, qui pour s'aventurer en haute mer se fie aux astrolabes, boussoles, lunettes, sextants et actuel GPS, est une image parlante pour comprendre comment depuis la nuit des temps, l'homme a pu s'orienter.

Voyons.

IV) LE PREMIER ANCRAGE ET LA LAÏCITE

Entre croyance et savoir

La pertinence et peut-être l'urgence de cette question vient des réactions qui ont émaillé la récente pandémie de COVID qui ont semblé tout au moins sur le plan médiatique mais encore plus profondément sur le plan psychique et plus étonnamment sur le plan scientifique, mettre en confrontation en plein XXIème siècle, croyances et savoirs. On aurait pu croire le pays de la laïcité, de la modernité (celui de Claude Bernard¹¹ et de Pasteur), épargné par de telles polémiques. Jusqu'à quel point la laïcité permet-elle de clarifier ces différences ? C'est en explorant les soubassements que nous pouvons espérer répondre à la question.

L'homme depuis son origine qui remonte quand même à 70000 ou 100000 ans (700 à 1000 siècles) et pas seulement depuis sa période historique (depuis qu'il sait écrire et laisse des traces de ce qu'il pense), période historique qui ne remonte, elle, qu'à 30 siècles (3000 ans) a dû, dès le départ, être à la fois un être de croyance et un être de savoir, les deux, toujours les deux.

A) LA CROYANCE

1) La croyance d'adhésion

Soyons simples en partant de notre quotidien et de phrases que nous utilisons sans nous en rendre compte :

Tout enfant croit au Père Noël, et en souvenir de notre propre enfance, nous avons plaisir à entretenir chez eux ces chimères jusqu'au moment où la désillusion arrive, accompagnée souvent de pleurs déchirants, d'un vrai désespoir. C'est dire combien chacun de nous, enfant ou adulte, tient à ses croyances comme à des trésors chers à nos cœurs. La croyance est d'**ordre affectif** ; l'abandon d'une croyance peut nous déprimer ; nous avons besoin de croire ; je dis bien un besoin chevillé au corps et à

l'âme, comme un besoin de nourriture, **une nécessité pour fonctionner**, c'est dans l'espace libéré, creusé en l'animal humain, le prolongement ou la modalité de l'**élan vital** de l'animal en lui. Ce n'est pas un désir qui, lui, est de l'ordre du rêve, de l'espoir. La croyance est nécessaire pour agir. Regardons bien : si nous ne croyons pas à ce que nous faisons, nous ne le faisons pas ou nous le faisons mal.

Sur le plan psychologique, la croyance est une **adhésion** au fait que ce que nous projetons sur le monde et l'avenir est possible et réalisable. Si la fameuse expression « il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre » est certainement juste, il est encore plus juste de dire : « il est nécessaire de croire pour entreprendre » ; croire en ce que l'on fait, en ce qu'on entreprend, sinon on n'entreprend et ne fait rien. L'espérance laisse la place au doute, à l'incertitude, à la chance, au pari ; la croyance, non. Encore une fois, la croyance est adhésion, adhérence.

Mais, paradoxalement, la croyance, quand j'en utilise le mot dans la vie quotidienne, est une expression de l'**incertitude** : « « Je crois que... Je ne crois pas que... J'y crois ; je n'y crois plus... Est-ce que je peux y croire ? Je n'en crois pas mes yeux... » Toutes ces expressions font partie de nos locutions quotidiennes sans que nous ne prenions garde à leur signification ; mais, regardons de près : Dire : « je crois que », c'est dire : « je doute » ou alors on dirait : « je suis certain » ou : « je sais » ; c'est quand la croyance est prise pour une certitude et, encore pire, quand elle se veut certitude, qu'elle devient dangereuse, prosélyte, intolérante, agressive et, nous l'avons vu, dans certains cas mortifère. De plus, dans le langage quotidien, le : « je sais » peut tout aussi bien dire : « je crois, c'est ma conviction (est-ce pour autant une certitude ?) », que : « je suis sûr par expérience, par connaissance démontrée, prouvée » (comme dans la démarche scientifique).

La croyance est adhésion, adhérence ; c'est une quasi-certitude, une « presque-certitude », au moins momentanée, le temps de l'action. Les « quasi » et « presque » qui précèdent « certitude » sont importants car cela indique que **quand il y a croyance, il n'y a justement pas de certitude** (contrairement à ce qu'on pourrait penser).

Lié à ce besoin de croyance, il est important de noter chez tout humain, et cela dès l'enfance, le besoin de construire des **histoires** ; histoires de vie, histoires du monde **qui aient un sens**. Nous qui avons tous été enfants, quiconque a eu des enfants, le sait : pour qu'il s'endorme paisiblement, l'enfant a besoin qu'on lui raconte une histoire, toujours la même, des soirs et des soirs, et bien avant qu'il ne sache lire, si vous avez l'étourderie ou la malice de modifier un tant soit peu le cours du récit, vous vous faites illico corriger par votre progéniture. Voilà bien la marque de l'attachement de nous tous à un récit connu, ou à un récit tout court.

Et ce besoin d'histoires, de récits, nous accompagne notre vie durant ; nous sommes avides de fiction ; de récits en tous genres, de films, de séries, de romans policiers aux énigmes raffinées dont il va de soi qu'elles seront toujours résolues, qu'elles auront une fin, si possible heureuse (mais nous savons très bien nous contenter des fins tragiques), et cela, contrairement à ce qui se passe souvent dans la vie. Il faut et il suffit qu'il y ait un début, des péripéties et une fin.

Les croyances sont à mettre en étroite proximité avec les représentations, les convictions, les opinions, les mentalités et les cultures. Ce sont des **paysages affectifs et mentaux**.

La croyance d'adhésion porte en psychologie un nom malsonnant, celui de « **crédibilité** » que j'utilise peu mais qui a l'avantage de porter l'accent sur la dimension intrinsèquement psychique du phénomène et d'éviter la confusion avec l'acception courante de croyance au sens religieux dont nous allons parler maintenant.

2) La croyance d'horizon

C'est la croyance RELIGIEUSE ou IDEOLOGIQUE.

La croyance d'horizon n'est que l'extension de ce besoin d'histoire, de sens donné à la vie dans sa globalité : du besoin de réponse aux questions que les hommes se sont

posées de tous temps : d'où vient le monde, et où allons-nous ? Les deux sens de la question « POURQUOI ? » (à cause de quoi ? et dans quel but ?), les pourquoi de l'enfant et le pourquoi de Leibnitz : « Pourquoi un monde plutôt que rien ? ».

La croyance religieuse a son fondement psychologique, elle repose sur ce principe de fonctionnement de tout être humain, évoqué précédemment : **principe logique d'enchaînement causal** des événements les uns avec les autres.

Ce principe de causalité explique ces 2 phénomènes qui peuvent paraître surprenants au premier abord car semblant échapper à toute rationalité :

Celui de la **pensée magique** : s'il m'arrive quelque chose de grave, par exemple, la mort inexplicable de mon cheptel, ce ne peut être dû qu'à une volonté malfaisante qui me vise. La causalité efficiente est bien ici à l'œuvre. Et qu'on ne vienne pas dire que ce type de pensée est l'apanage des peuples dit « primitifs », les voyants et autres cartomanciens, la sorcellerie sont toujours bien présents dans l'hexagone de ce siècle.

Celui du **sentiment de culpabilité** que l'on peut constater couramment chez des enfants de 7 à 12 ans, qui, ayant « l'âge de raison », comme on dit, sont en mesure de comprendre qu'ils n'y sont pour rien et qui pourtant se reprochent mille choses quand un frère ou une sœur meurt de leucémie par exemple. Le raisonnement est le suivant : « s'il arrive quelque chose de grave à quelqu'un qui m'est proche, je ne peux pas ne pas y être pour quelque chose, je suis en cause. » Nous parlons bien là d'un sentiment, d'un ressenti, non d'un jugement.

Nous couvrons ainsi l'ensemble des phénomènes religieux qui ont fait jusqu'à présent l'histoire de toute l'humanité, et bien au-delà des 3 monothéismes : les mythologies et les polythéismes grecs et autres, l'animisme, la sorcellerie, et il faut y inclure l'aristotélisme qui a eu cours jusqu'à la renaissance avec ses « causes efficientes » et « ses causes finales »

Elles constituent des **intimes convictions** et des **communautés de croyances**, des paysages mentaux à la fois très intimes et très partagés.

On pourrait dire que les communautés de croyance sont les **niches écologiques de l'identité**, ses premiers milieux de vie.

Cette analyse de la croyance et des croyances recoupe très largement le diagramme qu'Alain Cabras nous avait présenté les 19 et 20 Janvier derniers concernant le partage des valeurs. Ma croyance d'horizon renvoie au « croire en » qui concerne la transcendance, le pathos, le spirituel et ma croyance d'adhésion ne fait que regrouper le « croire à » (l'expérience émotionnelle) et le « croire que » (intellectuel), pour la simple raison que ces deux formules sont l'expression d'un vécu cognitivo-affectif qui ne fait qu'un. Simple nuance.

Enfin, la dimension de communauté de croyance renvoie à la notion d'affinités affectives et de pensée, celle de « l'ami véritable » de Montaigne⁴⁷, la deuxième forme de l'amour que les grecs avaient de longtemps appelée « **Philia** »

En conclusion de ce court périple concernant la croyance : 1) celle-ci est inhérente à l'être humain, c'est un besoin, 2) la croyance et le besoin de causalité sont étroitement liés ; on peut dire qu'ils ne font qu'un. Nous sommes dans l'ordre du **BESOIN**. Besoin narratif qui se niche au creux de ce plus grand espace qui a noms : imaginaire, désir, rêve, manque, idéal, au-delà, transcendance...

Ainsi, la LAÏCITE est perpétuellement confrontée à ce besoin de croyance. Sa force est d'avoir conscience qu'elle n'existe pas seulement chez les « croyants », mais chez tout un chacun, que c'est un besoin humain universel.

B) LE SAVOIR

1) L'Intelligence

L'intelligence (nous avons déjà effleuré le sujet) n'a pas attendu l'homme (homo sapiens) pour apparaître sur terre : on peut étendre la notion d'intelligence au vivant (cf. les études actuelles sur l'intelligence des insectes, des mammifères pour ne pas parler des plantes). Intelligence comme **faculté d'adaptation**, en étroite relation avec **l'évolution** et donc la **génétique**.

Dans l'évolution des hominidés, puis de sapiens, on peut repérer des niveaux, des strates et diverses formes que prend l'intelligence : le cerveau reptilien, instinctif, un cerveau émotionnel, un cerveau globalisant, analogique : le cerveau droit. La « raison rusée », la métis grecque, « l'esprit de finesse » et les « raisons du cœur » chères à Pascal⁵⁰, les « petites sensations » de Leibnitz⁴³, l'activité intuitive, les « mots d'esprit », l'activité onirique et les inconscients freudien et éricksonien²⁶ élargissent le champ de la cognition avant que nous en arrivions à notre fameux logos, à la rationalité, au cerveau dit « gauche » (chez les droitiers), à la causalité. Au **besoin et à la capacité de causalité** qui semble bien être un des aspects du propre de l'homme et que nous avons déjà vu à l'œuvre dans le domaine de la croyance. L'ensemble de ces capacités (intelligences jusqu'à la rationalité) sont l'explication de l'immense adaptabilité d'un être qui s'est répandu sous toutes les latitudes puis est devenu la famille de mammifères la plus répandue sur la planète.

L'exercice de la rationalité débute avec l'empirisme.

2) La rationalité

a) L'empirisme

Quand on dit savoir, on pense immédiatement SCIENCE, savoir scientifique ; certes. mais alors, la science, au sens où l'occident l'a constituée, n'a à tout casser que 4 siècles : elle est née au tournant des XVI ème et XVII ème siècles, à la renaissance et au siècle de louis XIV en France ; elle serait donc toute récente dans l'histoire de l'humanité !

Mais ce serait une grosse erreur de penser (et d'ailleurs, personne d'un peu sensé ne le pense) que le savoir n'existait pas avant ce moment.

Les hommes savaient naviguer et pas simplement sur les côtes, ils savaient traverser les mers, les océans. Les phéniciens, les vikings, les hommes préhistoriques ont effectué, on le sait maintenant, des traversées maritimes importantes qui leur ont fait aborder des rivages inconnus d'eux jusqu'alors.

Les hommes savaient construire, et de quelle façon ! Pas simplement des abris, des cahutes, des cabanes, mais des villages ; ils ont dressé d'énormes pierres, les menhirs, en ont fait des toits, les allées couvertes et en grand nombre (les cairns, les

Carnac et autres Stonehenge) ; mais encore mieux ont su construire des temples qui ont traversé 30 siècles comme les pyramides en Egypte.

Les hommes ont su utiliser les plantes pour se soigner depuis la préhistoire, pour tuer, par exemple les curares qui paralysent les muscles et suspendent ainsi la respiration. (la digitale, la cigüe, le saule, la sprae....)

Bien avant la période scientifique qui est très récente dans l'histoire des hommes, ceux-ci avaient accumulé des savoirs.

- C'est un fait d'expérience, chacun de nous qui, dès l'enfance, fabriquons des jouets, des objets, apprenons à le faire par essais successifs, par erreurs, succès partiels et relatifs, améliorations, avant des réussites totales ; nous apprenons au contact des autres ; et les professionnels d'une discipline comme les potiers, les charpentiers, les maçons, qui ont eux-mêmes appris de leurs pairs, transmettent comme on dit leur savoir-faire.

Aller à l'école, c'est ça, c'est apprendre plus vite au contact de ceux qui savent et savent faire, déjà.

Cette longue période de l'humanité (la plus longue à ce jour) qui a précédé la période scientifique porte le nom d'**empirisme**.

b) La science

Mais ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'il n'y a pas de différence de nature entre le savoir empirique et le savoir scientifique. S'il y a une différence entre les deux, elle porte essentiellement sur la METHODE, la METHODE dite EXPERIMENTALE ou même plutôt sur l'explicitation de la méthode.

Ce savoir, le savoir, qu'il soit empirique ou scientifique, repose sur :

- L'OBSERVATION attentive des phénomènes de la nature. Ces phénomènes ce sont les matériaux physiques, les animaux, les étoiles et corps célestes ou l'homme. Chaque « morceau » de nature ainsi étudié, du plus vaste (le cosmos) au plus ténu (les particules élémentaires) s'appelle un « objet de savoir ». L'observation repose sur les sens (l'empirisme ne pouvait en passer que par leur truchement) et sur tous les appareils qui en prolongent et amplifient la

puissance (lunette de Galilée et télescopes, microscopes, accélérateurs de particules, etc...)

- Ce qu'on croit comprendre des phénomènes observés et les conclusions qu'on en tire, on appelle ça des SUPPOSITIONS, des HYPOTHESES, des CONJECTURES, des CONSTRUCTIONS DE L'ESPRIT. Tous ces mots ont la même signification.
- MAIS SURTOUT, à partir de ces conclusions, LES ESSAIS, les EXPERIENCES, comme on dit, qu'on effectue pour tester nos SUPPOSITIONS, nos HYPOTHESES, ou si on voit grand nos THEORIES, sont la seule façon sûre de procéder, la seule méthode que nous ayons trouvée pour avoir une réponse objective à nos questions. Si on échoue dans sa tentative, on rectifie ses conclusions, on modifie la façon de procéder....

Si on réussit, on refait l'expérience de multiples fois pour s'en assurer.

D'autres la tentent et s'ils la réussissent également, nous pensons **tous ensemble** que les conclusions, c'est-à-dire la compréhension que nous avons du phénomène est la bonne. C'est un accord avec soi-même et les autres, ce n'est pas seulement une croyance, et de plus, il nous a fallu depuis apprendre à nous convaincre que ces conclusions étaient temporaires et vouées à plus ou moins long terme à obsolescence (Popper)⁵³. Nous en verrons les conséquences un peu plus tard.

Pendant la période empirique, c'étaient les hommes de métier (les charpentiers, les maçons, les forgerons ... etc ...) qui accumulaient du savoir-faire par habitudes et se le transmettaient ; ils n'avaient au fond qu'une façon plus grossière, moins élaborée d'expérimenter que depuis l'ère dite scientifique qui, je le répète, n'a que 400 ans d'âge.

- Le point fondamental qui est à retenir de tout cela, c'est que c'est **LA NATURE** qui donne la réponse, c'est elle qui à travers les questions que nous lui posons, nous dit si nous avons raison ou non, si du moins, ces questions, nous savons les poser.

Eh bien, la science ne fonctionne pas autrement. La science n'a fait que systématiser ce processus (cette façon de procéder), le préciser, l'affiner. La METHODE que

Descartes a rendu célèbre ne dit pas autre chose : « je crois savoir (parce que j'ai des convictions, des idées sur telle ou telle chose, ou on m'a dit, la tradition le dit) mais, en fait, est-ce que je le sais vraiment ? Ou qu'est-ce que je sais ? Pour avancer dans le savoir, je dois donc **douter** (c'est le scepticisme méthodologique) pour être capable de reposer la question, interroger la nature et la faire me répondre, pas à moi tout seul, non, pour la faire **nous** répondre.

Un point majeur : la méthode rationnelle empruntée par la science, contrairement aux croyances, n'utilise de la causalité qu'une composante, celle qui va de la cause à l'effet, la cause efficiente, jamais celle qui va du phénomène à d'hypothétiques conséquences ultimes, la ou les causes finales d'Aristote, et de plus, elle s'interdit également de supputer sur les causes dites « premières », en restant toujours dans les causes et conséquences **intermédiaires**. C'est, pourrait-on dire, une navigation « à vue », même si cette vue porte aux dimensions de l'univers visible.

Dans les faits, selon les objets d'étude qui vont du cristal à la fumée, des sciences dites « dures » aux sciences sociales, nous naviguons en permanence entre démarche scientifique et empirisme.

C) LA CAUSALITE, ANCRAGE COMMUN A LA CROYANCE ET AU SAVOIR

Nous l'avons vu, le besoin de causalité, nous le retrouvons et dans le besoin de croyance et dans le besoin de savoir, comme s'il était tourné à la fois vers l'intériorité du sujet (j'ai besoin de croire de façon intransitive) et vers le monde extérieur pour s'y mouvoir au mieux. Il appartient donc de façon indéniable à l'être humain et probablement à lui seul, tout au moins à ce degré (je ne fais pour l'instant aucune hypothèse sur son éventuel degré d'existence chez nos cousins les plus évolués, chimpanzés et bonobos). Cette rationalité, source de grande fierté, a connu une exploration et une promotion retentissante dans le monde grec grâce à Aristote³. Elle a essaimé dans le monde musulman aux périodes mutazilite et d'al andalous, a traversé le monde médiéval de la chrétienté d'occident et a couru jusqu'aux temps modernes au point de faire dire à Galilée : « le monde parle en langage mathématique », laissant entendre qu'il y avait identité de structure entre l'esprit

humain et le monde. Or, dès le 11^{ème} siècle, le philosophe et théologien musulman d'origine perse Al Ghazali¹, dans son « incohérence des philosophes » démontre que cette identité est injustifiable : ce n'est pas parce que nous possédons la rationalité que nous pouvons en déduire que le monde y obéit ; nous ne pouvons que le supposer. Spinoza⁶⁰ tombera comme Galilée dans l'erreur. Par contre, Kant³⁹, critique de la raison, suivra le conseil. Non, nous et nous seuls parlons en langage mathématique, la nature, elle, parle comme elle veut !

En fait, seule la méthode scientifique résout l'impasse en faisant « comme si ». Nous faisons comme si les lois de la nature obéissaient à la logique mathématique connue à ce jour, jusqu'au moment où il y a rupture. La chose s'est déjà produite au moment de la formalisation de la relativité générale où il a fallu utiliser une géométrie inventée de toutes pièces par Bernard Riemann pour enserrer la compréhension d'un monde nouveau ; La mécanique quantique pose à tous les scientifiques actuels le même dilemme en défiant nos logiques habituelles. Nous ne lésinons pas sur les efforts pour nous plier aux contraintes que nous impose la nature.

Donc, en toute rigueur, ce besoin de causalité nous est bien propre et il est commun à notre besoin de croire comme à notre besoin de connaître. Ce n'est donc pas lui qui peut nous permettre de discriminer entre croyance et savoir.

Il a bien une **fonction** qui est de sécurisation, d'ancrage. Si nous nous reportons à cet espace de liberté dont nous avons dit qu'il définissait l'Homme, espace tel qu'à côté du potentiel qu'il lui procure, il le fragilise à la même échelle, il faut bien que cet être aventurier puisse se raccrocher à quelque cordée, à quelque chaîne pour ne pas tomber dans la confusion. Cette cordée, cette chaîne, **cet ancrage, c'est la causalité** qui la lui fournit sous deux espèces :

la première qui est celle de la croyance le conforte par un filet tissé dont il s'entoure, fait d'une maille de chaîne, si on peut dire, la causalité en tant que telle, qui permet de suivre le fil de l'histoire qui donne sens, le fil de trame ensuite qui relie entre eux les adeptes d'une même histoire, d'une même mythologie, d'un même paysage mental, ce qu'on appelle mentalité, d'une même représentation du monde, d'une même « religion » (religion dans le sens du « religare = relier »), ce qui nous donne bien une **communauté de croyance** qui n'a besoin pour sa cohérence que de s'appuyer sur l'identité d'accord, sans référence première à la réalité tangible du monde. Cette

communauté de croyance est une **communauté identitaire** par appartenance commune à un même groupe ; c'est celle de la tribu, du royaume, voire de l'empire. L'exemple qu'on peut en donner est celui de l'Empire du Milieu, la Chine traditionnelle, celui de tous les régimes où l'individu s'efface devant la collectivité. C'est un type de communauté « endogène ».

Le premier ancrage qui arrime et « rassure » l'être qui navigue dans ce vaste espace de liberté est bien l'**ancrage communautaire**. C'est la **PREMIERE IDENTITE** qui se rapproche de l'identité élémentaire : un individu est identique à un autre individu. C'est, ce qu'on pourrait appeler, nous l'avons déjà fait, **la niche écologique de l'identité**.

La seconde est celle du savoir, mais ce savoir, nous l'avons déjà vu dans le paragraphe sur la science, Karl Popper⁵³ a été jusqu'à le définir, de façon apparemment provocatrice mais en fait très sérieuse, comme « ce qui sera démontré faux un jour... ». Ce qui veut dire que les certitudes que nous donne le savoir ne valent que tant que la nature y acquiesce. La chute d'une pomme, le rythme des marées qui dépend des phases de la lune sont très bien expliqués par les lois de la physique de Newton, le fonctionnement de nos GPS non. Il y faut la physique d'Einstein, celle de la relativité. La matière noire, l'énergie noire, sont actuellement des énigmes pour tous les scientifiques...

Si bien que nous ne pouvons être rassurés que par des certitudes temporaires ; le fond de notre destin, serait d'être à tout jamais plongés dans l'incertitude et de ne pouvoir ne nous appuyer que sur nos croyances.

Le savoir ne serait donc qu'une certitude temporaire, une sorte de croyance momentanée, qui nous renverrait à une incertitude foncière, notre destin !

D) FRAGILITE ET AMBIGUÏTE DE LA CAUSALITE COMME ANCRAGE

La causalité, inhérente à l'humain, étant inscription génétique de la nécessité de l'ancrage dans son si vaste espace intérieur, une sorte d'instinct de sécurisation, ne garantit rien cependant en termes de bonne santé.

Nous avons vu la propension persécutive, paranoïaque, conséquence naturelle, pourrait-on dire, de la béance interne chez l'humain, eh bien, cette paranoïa poussée jusqu'au délire prend précisément appui sur la rationalité, une rationalité poussée à l'extrême. Ce qui est lien de protection, de sécurisation, peut devenir entrave.

La raison elle-même peut être source de folie.

A un moindre degré, on sait que la rationalisation est un des moyens de défense contre l'angoisse.

Par ailleurs, la croyance en la science a pu au 19^{ème} siècle devenir dogme et se situer sur le même plan qu'une religion, ce qui, de façon générale, est le lot de toute idéologie.

Cet ancrage-là est donc à double tranchant, à tel point qu'on a pu imputer à un certain esprit des Lumières les hécatombes mondiales qu'a connu le 20^{ème} siècle. Comme si les « lumières de la raison » qui avaient fait sortir de l'obscurantisme n'avaient pas permis de dissiper les ténèbres des passions.

A cet égard, la première « utilisation » de la causalité étant l'utilisation communautaire, celle-ci peut aussi bien être un soutien pour l'individu et les populations que conduire aux pires dérives : 1793, le nazisme, le stalinisme, le génocide rwandais, celui des Khmer rouges, la guerre des Balkans...

Donc la **raison** elle-même déborde la rationalité. C'est le sens de l'expression : « il faut raison garder ».

*

Au terme de ce parcours qui nous a fait cheminer entre ces deux pôles du besoin de causalité (croyance et savoir), besoin de causalité à la fois nécessaire et imparfait, voyons comment la LAÏCITE intervient à ce stade du cheminement.

E) LA LAÏCITE DISCRIMINANTE ENTRE CROYANCE ET SAVOIR .

Savoir que le savoir est au bout du compte une croyance momentanée mais qui se sait croyance, donne une grande connaissance sur la croyance. La croyance (alias l'horrible mot de « crédivité ») est le propre de l'homme en ce qu'elle est son premier mode d'ancrage, de sécurisation, à lui, aux prises avec son immense espace de liberté

intérieure. Ce savoir sur la croyance lui permet de passer de la croyance aveugle à la croyance éclairée, celle des « Lumières » qui firent au 18^{ème} siècle sortir de l'obscurantisme, celle qui se sait croyance, à quelles conditions et dans quelles limites. Ce savoir permet de savoir ce que sont les dogmes et pourquoi ils existent, donc d'en sortir. En un mot, la Laïcité qui parachève la saga du cheminement scientifique et de la connaissance du fonctionnement de l'être humain, en sachant long sur ce que sont la croyance et la connaissance, n'a aucune difficulté à les différencier. C'est la grande tâche de l'école républicaine que de donner les moyens à ses jeunes citoyens d'accéder à cette discrimination pour eux-mêmes, en compagnie de leurs pairs. Elle nous permet de sortir de la communauté de croyance telle que nous l'avons cernée plus haut, pour nous faire entrer dans la **communauté de savoir** (qu'on peut aussi appeler communauté des égaux), dont le régime diffère fondamentalement parce qu'il modifie profondément la structure de l'**identité**, celle dont nous allons parler au prochain chapitre.

Nul ne peut dire que la Laïcité française ne sait ce qu'est la croyance, ce qu'est le religieux, ce que sont les religions, encore moins qu'elle puisse être contre le religieux et contre les religions (« L'Etat garantit..... Le libre exercice des cultes.... ») Tout ce que nous venons d'analyser ci-dessus dit assez qu'elle s'inscrit dans un Etat neutre à leur égard, mais elle dit plus, elle affirme qu'on peut ne plus être dans le religieux tout en conservant intégralement les plus hautes prérogatives antérieurement accordées à l'espèce humaine, en premier la spiritualité, et que d'autre part, elle-même n'a rien de religieux. Et là, **elle n'est pas neutre** ! Elle affirme ! Elle affirme que l'Homme peut vivre comme un être absolument autonome, sans référence à aucune transcendance hétéronome, qu'il est à lui-même sa propre transcendance car il est de sa nature de repousser son horizon sans pour autant verser dans la démesure. Elle n'est pas neutre puisque dans l'espace scolaire elle demande à des jeunes esprits en formation d'apprendre à faire la différence entre croyances et savoir. Le succès de ce dispositif est flagrant puisque nombre de croyants sont d'authentiques esprits laïques. (Je pense à une interview récente de François Bayrou sur une chaîne de grande écoute qui déclarait sa foi et son attachement viscéral à la Laïcité ; mais le plus bel exemple en la matière est bien celui d'un certain Charles De Gaulle, chef d'état garant de la Laïcité (et il l'a bel et bien été), croyant et pratiquant)).

Cette affirmation, scandaleuse pour certains, explique l'incompréhension, l'hostilité, voire la haine qu'elle peut susciter par temps troublés.

*

Fin 19^{ème} Siècle, début 20^{ème} Siècle, le savoir en sciences physiques bascule : c'est la relativité d'Einstein, c'est la Mécanique Quantique ; le savoir en sciences humaines fait sa « révolution », c'est « l'interprétation des rêves » et la psychanalyse freudienne ; la démocratie républicaine française assoit son assise : c'est la LAÏCITE. Il ne peut pas ne pas y avoir de liens entre ces évolutions. Laïcité et savoir fondé sur la méthodologie scientifique vont de pair

La Laïcité, dans le sillage de la méthode scientifique, maintient le doute méthodologique et non le doute sceptique absolu car dans son « que sais-je ? », elle sait ce que c'est que savoir ; elle soutient l'incertitude au cœur de sa pratique dans l'espace public, elle pratique la neutralité qui est la suspension du jugement concernant toute croyance et n'avance pragmatiquement que par essais, retouches successives. En cela, elle est éthique et non « morale » (au sens religieux du terme). Sa morale, c'est l'éthique.

La Laïcité est la condition réalisée de l'affirmation républicaine : l'Homme est un être libre.

Mais elle a évolué de conserve avec tant d'autres sociétés démocratiques qui, elles aussi, ont connu ces tendances naturelles partagées par le monde occidental et au-delà, que sont le phénomène d'**individuation** déjà remarqué par Alexis de Tocqueville⁶⁵ et le phénomène de **sécularisation**.

Or, la laïcisation d'une société n'est pas sa sécularisation. Elle en est, au-delà de la prise en compte, l'affirmation : « *Les croyances religieuses diminuent, les pratiques religieuses se raréfient encore plus rapidement, nous pouvons le constater, mais nous allons au-delà : nous disons que nous pouvons nous passer de toute croyance religieuse et à fortiori de toute pratique religieuse* ».

Pourquoi ? c'est le sujet de ce mémoire.

Arrivés en ce point, ayant constaté que le besoin de causalité, la rationalité donc, ne pouvait sur le plan identitaire, nous prémunir de la déraison, il nous faut, pour « raison

garder », pour atteindre ce que nous pourrions appeler « sagesse », mettre à jour une autre strate identitaire et bien voir que c'est cette strate qui peut nous permettre de continuer à faire vivre, à approfondir, grâce à la Laïcité, notre cheminement humaniste.

V) LE SECOND ANCRAGE

Ce second ancrage est indispensable pour que puisse se réaliser la promesse qui clôt le précédent chapitre.

A) L'EPOQUE CONTEMPORAINE ET LE TROUBLE DANS L'IDENTITE.

Nous l'avons vu lors de mon parcours professionnel, lorsque j'ai relaté le constat de l'évolution de la pathologie psychiatrique ou plus largement psychique du conflictuel interne (les névroses), vers l'identitaire, le narcissique (par exemple la prolifération des états dépressifs).

Nous traversons cette époque.

L'individuation progressive à l'intérieur de nos sociétés qui semble être une tendance naturelle et sur laquelle, en soi, il n'y a à porter aucun jugement, et qu'Alexis de Tocqueville⁶⁵ avait repérée voici 2 siècles à propos de la démocratie américaine et dont il avait signalé en son temps les possibles dangers, n'a fait que se développer depuis, certes de façon lente au 19^{ème} siècle et dans la première moitié du 20^{ème} siècle, et a connu depuis, en France particulièrement, des moments accélérateurs comme le moment 68 et post 68 des années 70. C'est dans ces années qu'on a vu apparaître le phénomène de l'enfant-roi, ce petit chéri, si possible petit génie, qu'il ne faut surtout pas contrarier.

Dans cette même période, développement du consumérisme, des « droits de l'homisme », c'est-à-dire de la prédominance des droits sur les devoirs.

Le développement des familles monoparentales, essentiellement des femmes seules pour cause de divorce ou en relation avec l'immigration, cette immigration accompagnée du phénomène « grands frères » qui a tenu lieu d'autorité usurpée sur fond de patriarcat.

L'affaiblissement des normes sociales dites traditionnelles qui encadraient ou explicitement ou tacitement les individus, dans lequel Mai 68 s'était coulé en l'accompagnant et l'accéléralant...

En résumé, lorsque l'individu, à lui seul doit porter sur ses épaules la charge des normes, il lui faut une solide charpente intérieure, une confiance suffisante en lui-même pour les assumer, tout au moins tant qu'un consensus social suffisant n'a pas été retrouvé.

La première identité dont nous avons parlé, liée pour l'essentiel au régime de croyance, liée à la cohésion du groupe, à la cohésion communautaire, se déstructurant, a exposé l'individu, seul et nu devant l'adversité.

Nos démocraties souffrent de ce syndrome.

Si bien que nous sommes confrontés à l'intérieur de nos sociétés à de multiples replis identitaires (nationalistes, régionalistes, de genre, religieux...) qui sont tous de nature communautaire, de groupes parfois très minoritaires qui s'opposent à d'autres aussi minoritaires, comme certains transsexuels opposés à des homosexuels.

Mais encore, de manière encore plus banale et courante, il est frappant de constater cette fragilisation massive que l'obligation de confinement liée au COVID a provoqué chez les jeunes, le nombre de « burn out » professionnels, de dépressions... Etc...cette « génération offensée » que Caroline Fourest²⁷ a si justement croquée... Il n'a pas fallu attendre la sortie de « l'archipel français » de Jérôme Fourquet²⁸ pour observer du fond d'un cabinet de « psy » que nous étions, depuis des années, rentrés dans une société patchwork. Enfin, l'exacerbation remarquée d'une violence extrême chez une certaine jeunesse, sans parler du déferlement de violence véhiculée par les réseaux sociaux est bien symptomatique d'un désarroi culturel.

Sur le plan international, mêmes phénomènes de replis que l'on constate aux Etats-Unis par exemple, foisonnement de régimes dits « illibéraux », autoritaires, dictatoriaux ou totalitaires. Rien d'étonnant en soi, étant donné la mise en contact

accélérée des pays, des cultures, la prégnance des phénomènes migratoires, sans compter la revanche qu'à tort ou à raison, un certain nombre de cultures croient devoir prendre vis-à-vis d'un occident hégémonique dans l'histoire.

Comme si la question identitaire était devenue, depuis la chute du mur de Berlin, la question centrale des individus, des sociétés, des cultures.

Face à cela, que peuvent faire nos démocraties, qu'y peut notre Laïcité ?

La réponse est immédiate : se soigner à l'intérieur pour se guérir de ses travers, faire face, résister contre les ennemis de l'intérieur comme de l'extérieur. Pour cela, il faut être fort.

Qui est fort ? comment le devient-on ?

B) LE MOMENT IDENTITAIRE INDIVIDUEL

Nous avons vu que le « moment laïque » avait fait passer du régime de communauté de croyances à celui de communauté de savoir ou de communauté des égaux, ce qui veut dire des « adultes », et nous disions qu'il avait modifié ou qu'il devait modifier le statut identitaire de l'individu.

L'identité dont il s'agit ici ne peut pas être l'identité « mathématique » sèche et pauvre qui pouvait encore convenir à l'identité communautaire qui pourrait se dire ainsi : « il faut que je sois identique à tout autre de ma communauté car celle-ci me définit, me met hiérarchiquement à une certaine place à laquelle je suis assigné. Je me reconnais pour l'essentiel dans le miroir « moulant » ou « modelant » que la société me renvoie. »

Ceci dit, nous ne gommons pas l'existence du ressenti personnel du « être soi » dans ce cadre, simplement, son poids relatif par rapport au « on te dit qui tu es » est faible. Si de tout temps, l'identité ressentie n'a pu qu'exister en l'humain, dans le cadre des sociétés traditionnelles, ce ressenti est resté, dans son expression culturelle, sous le boisseau.

Dans la société des égaux, être égal à tout autre, ce n'est pas être « comme » tout autre, c'est être l'égal de l'autre dans ma singularité.

Il est clair que dans la communauté de savoir, individuation et identité vont de pair et que, en conséquence, le poids relatif du sentiment d'être soi et du besoin de son ressenti augmente d'autant.

Si bien que dans ce type de société, la définition la meilleure de l'identité qui ait été donnée à ce jour, me semble bien être celle de Nathalie Heinich³³. Cette identité est composée du trépied indissociable suivant : Identité **ressentie-déclarée-reconnue**. Détaillons ses composantes : 1) – « ressentie » : qui, tout au long de la vie, ne se sent pas être soi, quels que soient les évolutions, les changements de situations, d'opinions, de croyances par lesquels nous sommes passés ? Même quand nous disons « j'ai changé », c'est toujours le même « je » qui parle et se reconnaît. Il faut vivre des épisodes de « dépersonnalisation » dans les crises délirantes pour ne plus savoir qui on est, connaître la dégradation cognitive de l'Alzheimer pour ne plus se reconnaître dans la glace. 2) – « déclarée » : dire « je sais qui je suis » ou « je me connais » à quiconque, équivaut à montrer une pièce d'identité de fabrication personnelle qui, à priori, n'appelle pas de démenti, sauf si... (nous verrons plus avant les raisons de ce possible « sauf si... »). 3) – « reconnue » : voilà certainement avec le « déclarée », ce qui différencie le plus cette identité-ci de l'identité communautaire qui, elle, repose plus sur une connaissance « à priori » de chaque membre de la communauté que sur une « reconnaissance » (re-connaissance) de chacun. Il n'est que de constater la place qu'occupe pour beaucoup de contemporains la recherche de reconnaissance pour en mesurer l'importance. Elle a été pour une bonne part la raison du déclenchement du mouvement des « gilets jaunes » ; Nathalie Heinich³³ en donne d'excellentes illustrations dans ses études sur les crises identitaires que peuvent rencontrer certains artistes.

Or, nous avons vu que, en raison même de l'existence et du fonctionnement de cet espace libre intérieur, l'identité était grevée d'un fond d'instabilité. C'est pourquoi son premier réflexe a été de se blottir dans ce refuge qu'ont représenté les groupes et les communautés ; la servitude qualifiée de volontaire par La Boétie⁴¹, l'esprit grégaire, sont réflexes avant d'être volontaires.

Mais quand, de la famille élargie et du clan, on passe à la famille nucléaire puis monoparentale, où et comment se trouve, se met en place et à quel moment, cette identité ? surtout, le sentiment d'identité existant en tout être de façon diffuse, peut-il trouver à se déclarer et comment, peut-il être reconnu ?

C'est justement entre ressenti, expression et reconnaissance que se joue la partie.

Celle-ci ne peut dans un premier temps se jouer sur la place publique. En effet, nous tomberions inévitablement sous le regard d'autrui qui, Sartre⁵⁸ nous l'a dit, peut vite devenir un enfer.

Cela ne peut donc se jouer que dans l'intimité. Quelle meilleure intimité justement que la famille nucléaire puisqu'il suffit d'au moins un protagoniste pour adresser à quelqu'un l'expression de son ressenti et recevoir en retour sa réponse.

Cela ne peut attendre l'âge adulte ou même le temps de l'adolescence, le bon sens nous dit que c'est donc bien dans l'enfance que le processus doit avoir lieu. Quand ?

Tous, pédiatres, pédopsychiatres, psychologues, psychanalystes, tous spécialistes de la petite enfance nous diront que les choses commencent dès la vie in utero, puis dès la naissance, puis au cours des premiers mois, et des deux premières années. Nous en sommes bien d'accord, toutes les interactions précoces mères-enfant et plus largement bébé-environnement sont primordiales. C'est le bon sens.

Mais au cours, disons, des 2 premières années du développement, certains moments, certaines étapes sont repérables et parlants, concernant la question identitaire.

Entre 6 et 24 mois, mais en moyenne entre 12 et 18 mois, Lacan⁴² a été un des premiers à parler du « stade du miroir », avec sa fameuse « ascension jubilatoire ». Alors que jusqu'à ce stade, l'enfant en était incapable, à ce moment, il se reconnaît dans l'image que lui renvoie le miroir et en tire visiblement une jouissance intense (il faut prendre le terme de jouissance dans sa double acception de plaisir et de maîtrise). Pourtant Lacan remarquera que cet épisode est en même temps pour l'enfant une aliénation : il s'aliène dans sa propre image, c'est-à-dire qu'il la prend « pour lui », pour ce qu'il imagine être lui, donc se leurre. Françoise Dolto²⁴ ajoutera que laisser l'enfant « seul » devant le miroir est dangereux et qu'il lui faut être accompagné de la présence d'un adulte à ses côtés dont il verra simultanément l'image et qui commentera (parole en provenance de l'autre, déjà) l'épisode à l'enfant.

Toujours entre 18 et 24 mois, et tout parent l'aura aisément remarqué, se situe la période du « NON⁶¹ », non à tout ! Cela nous laisse aisément soupçonner que l'enfant manifeste, ce faisant, une résistance au monde extérieur et aux proches, signe d'un désir d'autonomie, d'émancipation. Que voilà donc bien l'expression, l'affirmation, d'un sentiment d'être soi, d'un sentiment d'identité, accompagnée de sa déclaration, fût-elle spontanée et non réfléchie. Il est à noter que ce NON est l'exact équivalent du « je ne suis pas... ! » sartrien, à l'état naissant pourrait-on dire, donc bel et bien structurel.

Enfin, dans cette même période des 18 à 30 mois l'enfant acquiert la maîtrise de la marche, de ses sphincters, donc de son corps et accède au langage.

Le maître-mot de tous ces épisodes est le mot MAÎTRISE. C'est le moment du passage de l'« infans » latin (le bébé qui ne parle pas encore) au « puer » latin ; l'autre mot clé qui vient immédiatement est celui de PUISSANCE.

Dans l'appropriation de lui-même par l'enfant, nous avons donc une gradation qui va du corps propre, ses capacités motrices, ses sensations viscérales et sa maîtrise sphinctérienne, jusqu'à l'image de soi, en passant par l'échange langagier, même conflictuel.

Si nous en revenons à la question du miroir et à l'image de soi, c'est qu'elle est majeure.

Suivons Lacan et Dolto : l'enjeu semble bien être de « sauver » l'enfant d'une illusion, d'une aliénation qui le ferait sombrer, comme Narcisse qui se noie dans son reflet. Qui le peut sinon l'adulte non pas simplement en se tenant près de lui, mais face à lui. Il s'agit de remplacer le miroir physique faussement narcissisant par un autre miroir. Ce miroir doit alors avoir de toutes autres propriétés. Ce miroir ne peut être que l'adulte et « son regard », pris au sens large, ce semblable, cet autre surplombant ; c'est l'autre, c'est l'« Autre » avec un **grand « A »**, ce ne sont pas les autres, ceux de Sartre. Pourquoi ce singulier ? Comment intervient-il cet Autre ?

Poursuivons l'évolution du « petit d'homme » entre ses 2 et 3 ans (moyenne 2 ans ½ ou 30 mois) et comme nous l'avons fait pour approcher la croyance d'adhésion, partons de situations bien connues de tous.

L'enfant exprime ses désirs, raconte les anecdotes de sa vie, donne son avis, affirme ce qu'il veut ou ne veut pas. L'adulte en face lui répond, parfois en approuvant, parfois en refusant ou en corrigeant ou en expliquant. A partir de ce que dit l'enfant, l'adulte reformule, corrige le langage et l'aide à lire dans son ressenti, dans ses émotions. En un mot, les parents sont normalement des adultes attentifs.

L'essentiel du phénomène se joue pour l'enfant dans les situations de **contrariété**.

3 types de réactions des parents sont possibles : 1) l'enfant n'est pas écouté ou bien il est rabroué en permanence ou doit se plier à une autorité de plomb. 2) Au contraire, il est encensé pour un oui, pour un non, mis sur un piédestal, c'est « l'enfant-roi ». Ces deux attitudes conduisent au même résultat : elles le nient, la première directement en l'écrasant et le vouant à l'**impuissance**, la deuxième lui donnant l'illusion d'être aimé inconditionnellement, le vouant à la **toute-puissance**. 3) Il est écouté, repris si nécessaire, lui est interdit ce que son âge ne lui permet pas encore mais qui lui sera possible plus tard, et malgré son impatience, apprend ainsi à surseoir, à différer ; avec l'Autre, il apprend à gérer le possible, en un mot, il apprend la **puissance**, la vraie. Et il l'apprend par la **contenance**.

La CONTENANCE est peut-être la notion centrale pour comprendre le phénomène, parce qu'elle est pluridimensionnelle : elle est rétention, compréhension, affection, sécurisation, **calibrage de l'espace de liberté** accordé à l'enfant en fonction de son évolution. Du côté de l'adulte, le rôle de contenant implique des ajustements permanents qui tiennent compte aussi justement que possible de l'évolution de l'enfant à cet âge si crucial. Du côté de l'adulte, il implique la **bienveillance** que ne peut manifester que celui qui a connu lui-même l'expérience de la contenance.

Pour qui, de l'observatoire que constitue un cabinet de psy., est amené à suivre des familles dans cette période de l'enfance, il est impressionnant de constater la vitesse d'évolution des acquis du jeune de semaine en semaine sinon de jour en jour...

Passons à l'**analyse** de ce qui se trame dans ce que nous nommons la **contenance**, ceci en rapport toujours avec l'espace de liberté interne par lequel nous avons défini

dès l'abord ce qu'est le propre de l'Homme et qui nous a obligé à mettre à jour l'instabilité foncière de son identité : « je ne suis pas ce que je suis (comme cette table est une table), je suis ce que je ne suis pas, qui suis-je donc ? »

A partir de son ressenti (identité ressentie), l'enfant, que ce soit en paroles ou en comportements, l'exprime (identité déclarée). Son expression est reçue par l'adulte qui la traite à sa manière et la lui renvoie. L'enfant la reçoit en retour, l'accepte ou la refuse et dans ce cas, le même circuit a lieu jusqu'à ce qu'un compromis ait lieu. Même dans le cas où l'enfant accepte d'emblée ce qui lui revient de l'adulte, c'est un compromis, mélange de ce qui vient de lui et de ce qui vient de l'Autre. A ce moment, il se reconnaît, il sait qui il est, il s'éprouve, il se re-connaît, re-connu par l'Autre, non pour une part fantasmée de lui-même mais pour une part tangible, objective (l'objectivité ne se définissant que par l'accord de deux regards portés sur le même objet) ; il « réalise » qui il est au sens propre : il devient **REEL** ;

C'est le **PROCES DE L'AUTRE TRANSITIF**. Ce qu'il est et qu'il ne connaît pas encore transite par l'Autre et lui revient en propre, il « réalise » qui il est à ce moment-là. Cette expérience, si elle se renouvelle un nombre suffisant de fois, laisse dans le vécu de l'enfant une empreinte, une trace indélébile, comme l'apprentissage d'un « savoir-faire », on pourrait dire « d'un savoir-faire-comment-être », un peu à l'image de la plupart d'entre nous qui avons appris à faire du vélo et gardons cet acquis la vie durant. Cette empreinte, on peut l'appeler l' **INSTANCE DE L'AUTRE TRANSITIF**.

L'identité personnelle consiste en cela. Elle est identité reconnue, pas simplement reconnue par les autres mais par soi-même ; c'est une identité dynamique, libre, où le « être-soi » résistera à la vulnérabilité, aux aléas et aux malheurs de l'existence. Elle a un effet si simple dans sa banalité qu'il en passe presque inaperçu et qui a nom : la **CONFIANCE EN SOI** qui est indissociablement confiance en l'autre, confiance dans la vie, confiance tout court, si bien que si Sartre⁵⁸ pouvait dire : »l'enfer c'est les autres », il est possible de dire, il faut dire : « le paradis c'est l' Autre ».

Nous avons intitulé ce paragraphe « moment identitaire individuel » puisque cette évolution va étroitement de pair avec l'individuation de nos sociétés démocratiques (et probablement bien au-delà). On pourrait dire que l'acquisition de cette identité conduit à la véritable individualité qui comporte en son sein la dualité (indivi-dualité), le fait de n'être jamais seul, esseulé, isolé, d'être en fait toujours deux, comme nous l'avons vu.

Soi avec l'Autre, ce qui entraîne la possibilité d'être soi avec les autres, société des égaux non identiques et de pouvoir passer de « l'indivi-duel à l'uni-versel ».

Ce sentiment identitaire-là n'a plus besoin du groupe, de la communauté première, il lui permet d'en sortir, d'en choisir à sa convenance ; c'est lui qui permet de rentrer dans la communauté du savoir, dans celle des égaux, celle des démocraties, celle de la république laïque. Elle lui est inhérente. C'est ce que Pierre-Henri Tavoillot⁶³ appelle « la civilisation des grandes personnes », des adultes.

Par rapport à l'identité communautaire que nous avons pu qualifier de « niche écologique identitaire » où les autres sont porteurs de l'identité de l'individu autant sinon plus que l'individu lui-même, nous pourrions qualifier celle-ci de « niche écologique identitaire » qui viendrait, comme une poupée gigogne, s'enchâsser dans la première. C'est cette dernière qui promeut, par l'Autre, véritablement, l'individu, au statut de **SUJET**.

Cette identité-là correspond au troisième nom que prend l'amour en termes grecs : l'**agapê**.

C) LA CONFIANCE ET LA LAÏCITE

Il va de soi que l'accès à cette identité l'a été de tous temps, sociétés tribales comprises. C'est elle qui a donné des individus forts, entreprenants, épanouis, de ceux qui ont osé l'originalité au sein du consensus communautaire dominant. Il ne peut s'agir d'opposer les deux formes d'identité mais simplement de voir que dans nos démocraties, cette identité individuée est indispensable, ne peut être laissée en jachère, doit être « cultivée », développée, car en démocratie, le citoyen a absolument besoin de cette confiance suffisante en lui pour affronter les situations complexes et les débats qui accompagnent les questions de société initiées par les avancées des sciences et des techniques.

La notion de progrès ne peut se limiter à celle de progrès en connaissances et en avancées matérielles, elle se doit d'inclure celle de **progrès humain**, de progrès en humanité, qui exige, encore une fois, d'acquiescer à l'admonestation delphique du « connais-toi toi-même » que je traduis par « **prises de conscience** » telles que l'ont

été les prises de conscience (plutôt que « révolutions ») coperniciennes, darwiniennes, freudiennes... Prises de conscience de ce qu'est le monde dans lequel nous sommes insérés et prises de conscience de ce que nous sommes nous-mêmes, insérés dans ce monde.

Cette séquence sur l'identité un peu longue l'a été pour l'importance majeure qu'elle comporte. Son approche par le psychologique a l'avantage d'en détailler le montage interne, mais elle recoupe d'autres approches. La première, elle aussi de nature psychologique, est celle de la notion de **résilience** qui se définit comme la capacité de surmonter des traumatismes en conjuguant capacité de résistance interne **ET** rencontre et appui sur un autre bienveillant, **jamais l'un sans l'autre**. La deuxième a été celle de la philosophie éthique d'Emmanuel Lévinas⁴⁴ qui repose sur la place éminente et prééminente, quasiment sacrée, de la « figure » de l'autre. Une troisième se retrouve dans la notion d'altricialité⁵² que la paléanthropologie développe dans ses travaux actuels : la désynchronisation du biologique d'avec le développement cognitif dès l'apparition des hominins, de la place indispensable de l'autre dans le développement d'Homo. Elle est au cœur de toute démarche d'aide psychologique sinon psychothérapique, psychanalytique ou d'inspiration psychanalytique, dans la mesure où l'Autre de l'enfance se voit relayé par le thérapeute à qui Lacan⁴² adresse cette alerte salutaire de ne surtout pas se prendre pour le « maître supposé savoir » à la place de son analysant ce qui serait bon pour lui. Dans cette démarche sur laquelle nous ne pouvons nous appesantir, se tient toute l'alchimie qui a opéré au moment de ce que nous avons appelé « le procès de l'Autre Transitif ». Enfin, la mise en pratique de « l'Autre Transitif » se joue de façon flagrante à l'école, et dès l'école maternelle (maintenant obligatoire en France à partir de 3 ans). Tous les enseignants du monde ont ou devraient avoir conscience de ce rôle-clé qui est le leur dans l'installation de la vraie confiance en soi comme en l'autre qui est à la base d'une identité qui n'a plus besoin d'être appelée « multiple » pour devenir la colonne vertébrale de tout individu, sa vie durant.

Les situations ultérieures qui reprennent après-coup ce schéma du procès de l'Autre Transitif (psychothérapie, résilience...²⁰) ne garantissent qu'imparfaitement la réparation de ce qui n'a pas été installé en son heure. Cependant, toute situation, tout dispositif qui s'en approche donne espoir d'y accéder. L'exemple en est donné par ce

témoignage de notre collègue SYLVIE qui relate une expérience d'élève en rupture de scolarité pour raison religieuse et qui revient d'elle-même sur sa décision après un échange où il n'a jamais été question de Laïcité et où l'attention s'est portée uniquement sur la personne de l'élève, sur ses projets, sur la façon dont elle allait les réaliser, encore une fois sur sa personne, sur ce qu'elle avait à dire et sur le retour qui lui en était fait.

*

Nous sommes arrivés au terme de la compréhension de ce qui, dans le fonctionnement humain, permet l'autonomie totale : l'identité personnelle acquise qui rend véritablement tout citoyen apte à vivre la Laïcité.

VI) LAÏCITE ET LIBERTES ?

Pourquoi ce pluriel alors que nous n'avons jusqu'ici parlé que de LA liberté ?

Souvenons-nous que de la liberté, nous avons donné une définition quasiment physique en l'enracinant dans le biologique, la figurant comme espace de libres circulations et explorations, connexions et associations, actions et créations... Etc...le plus vaste qui soit de tout le règne animal, et qu'à partir de cette donnée, nous en avons tiré la conséquence la plus notable qui en découlait : la nécessité de la stabilisation identitaire et de la mise en sécurité psychique.

En dehors de toutes les manœuvres civilisationnelles qui se sont évertuées et s'évertuent toujours à endiguer collectivement le risque vertigineux de lui laisser libre cours (régimes autoritaires, dictatoriaux, totalitaires...), force est de constater qu'à l'intérieur des régimes où lui a été laissée une place cardinale, deux conceptions de la liberté se sont dessinées.

La première conçoit la liberté comme appartenant à l'individu et à la communauté d'individus qui partagent mêmes valeurs, mêmes représentations, mêmes croyances. Comme si l'individu, pour faire valoir son espace de liberté interne avait besoin de l'étayer sur celui de ses semblables. Nous sommes bien là dans une conception anglosaxonne de la liberté où la communauté et l'individu se préservent du danger étatique. A partir de là, le projet ne peut être que d'aller toujours plus loin (new frontier), plus avant, dans la conquête de nouveaux espaces de liberté, quelle qu'en soit la

nature. Nous sommes renvoyés au premier ancrage exploré plus haut, cet ancrage qui a son fondement dans l'adhésion, la causalité de proximité étendue à l'infini, donc à la croyance. Cette conception de la liberté reste dans le sillage de la croyance, du religieux. La démocratie américaine en est l'exemple même. Il n'est que de voir comment les courants créationnistes, « platistes » et autres, après 4 siècles de développement scientifique, fleurissent outre atlantique, pour en être convaincus. Dans cette conception, en fait, l'individu est seul et pour ne pas le rester ne peut s'appuyer que sur les autres (avec un petit « a ») ;

Cette conception de la liberté poussée à la limite donne l'individualisme qu'Alexis de Tocqueville avait signalé dans son grand ouvrage sur la démocratie en Amérique et que Hobbes avait à sa manière lui aussi pointé dans son Léviathan avec « la guerre de tous contre tous ». Ce risque sera précisé de façon impressionnante par René Girard avec sa fameuse « rivalité mimétique » qui est comme le pendant inversé de l'esprit grégaire, et qui menace la cohésion communautaire. Cette menace de destruction étant évitée par le sacrifice de la victime (le bouc émissaire), aussitôt sacralisée pour avoir sauvé la communauté. Cette oscillation entre cohésion, menace de destruction, restauration de la cohésion, ne pouvant maintenir l'identité de la société que dans le registre du religieux.

La deuxième conception de la liberté renvoie au second ancrage que nous avons analysé, celui où l'Autre (avec un grand « A ») est toujours présent, où donc les autres sont présents dans l'inconscient de chacun, où toute liberté est en dialogue avec celle d'autrui, dans un cadre qui permet ce dialogue, l'état le garantissant. C'est la liberté républicaine à la française où la laïcité est son outil de mise en œuvre.

Entre ces deux conceptions de la liberté existe un hiatus. Passer de la conception républicaine au sens moderne du terme à la conception libérale est une régression car ce mouvement fait fi d'une identité amputée de sa part la plus profonde et évoluée, l'identité personnelle.

Il est à craindre que la « querelle des historiens » portant sur la conception libérale ou non de la loi de 1905 occulte la véritable nature du « pas laïque » qu'elle a effectué, en prenant les positions « dites libérales » des Briand, Clémenceau, Jaurès pendant les débats et les accommodements qu'elle a consentis (concordat, écoles privées) comme authentiquement libéraux, alors qu'ils étaient conjoncturels et politiques,

tenant compte des forces en présence à l'époque, en en oubliant ou voulant en oublier la nature radicalement novatrice qui peut-être d'ailleurs pour une part pouvait échapper aux protagonistes.

Il peut être intéressant de faire ici une longue citation de Jean Baubérot⁸ (P.156 « Les déchirements de la Laïcité » dans une missive adressée à Nathalie Heinich³³ en date du 21 Avril 2022)

*« La laïcité met en tension la **liberté de conscience (pluralisme des convictions)** et la **liberté de penser (le fait de penser librement)**. A travers un conflit intra-laïque, de Ferry à Briand (et Jaurès), en passant par Buisson et Clemenceau (lors de la lutte décisive contre le monopole de l'Etat laïque sur l'enseignement ; « l'Etat ordonnateur » ! » la laïcité républicaine a estimé que **la liberté de penser ne pouvait s'acquérir que dans le cadre de la liberté de conscience, qui doit rester première**. Pourquoi ?.... **si l'on croit avoir acquis la liberté de penser et pouvoir imposer aux autres la voie pour l'acquérir, on devient vite un nouveau « clérical** »... Citant Nicolet qui aurait inspiré Laurent Bouvet : « **insistant sur la « laïcité intérieure », conquête de soi-même sur soi-même pour dominer le petit monarque, le petit prêtre, le petit important qui se niche en chacun d'entre nous. Or, l'esprit laïque consiste par un effort quotidien à essayer de s'en préserver** ».*

Nous avons là, me semble-t-il, la matrice de tous les raisonnements qui veulent faire de la Laïcité une religion de plus, ce qui est à l'inverse de ce qu'elle est.

En d'autres termes, un enfant mineur qui, détenteur d'une liberté intrinsèque à sa nature, voit celle-ci impactée par le milieu qui l'a vu naître, cet enfant, peut-on dire qu'il a conscience de sa liberté ? Il a une liberté, certes, mais sait-il ce qui l'habite ? sait-il comment faire pour s'orienter dans ce dédale qu'est son espace de liberté ? Baubérot parle comme si avoir conscience de ce qu'est la liberté était inné, ce qui veut dire présent en tout être humain dès le premier jour. Quel est ce premier jour ? sa venue au monde ? au 3^{ème} mois, au 6^{ème} mois de ce cette venue au monde ? Ou au 6^{ème} mois de la vie intra-utérine ? Quand ? Evidemment non ! Que fait-il, cet enfant sinon se couler dans le premier milieu porteur qu'est sa famille, son groupe, sa communauté, sa civilisation d'origine. Voilà ce que Baubérot appelle « liberté de conscience », voilà ce qui, pour lui a valeur absolue. Aucun apprentissage de la conduite de la navigation

dans ce dédale, aucune intervention d'un quelconque autre dans cet exercice, tout maître en ce domaine est l'équivalent du magistrè romain honni. Baubérot ne voit pas ou ne veut pas voir que l'essentiel est dans l'apprentissage, dans l'école, second apprentissage après le premier, celui que nous avons appelé « procès de l'Autre transitif », et qu'il ne peut qu'ignorer. Aristote³ lui-même l'avait, et pour cause, ignoré en parlant de « l'animal social humain » qui ne pouvait qu'être second après l'accès à lui-même par « l'Autre Transitif », l'animal qui a besoin de l'Autre pour être lui-même.

Ce qui manque ici, ce qui est forclos, dirait Lacan, c'est la notion de **libre arbitre** où la dimension du jugement est essentielle. Et savoir juger s'apprend !

Baubérot reste dans le religieux et n'a pas accès à ce qu'est la Laïcité en son essence ! Il n'a accès qu'au processus de sécularisation et veut en faire la dernière étape de l'émancipation.

Il est intéressant de remarquer que Baubérot⁸ qui voue une grande admiration à Briand (qui effectivement est le grand manœuvrier de la loi de séparation en faisant les concessions nécessaires à l'église catholique pour obtenir le vote et éviter la « guerre civile »), ne cite pas Jaurès qui lui, se positionne sur le fond. Citons justement des extraits du discours de Jaurès, ce 21 Avril 1905 devant la chambre avant le vote de la loi de séparation :

.....« La France n'est pas schismatique, elle est révolutionnaire. Clovis a pu se faire l'exécuteur de l'évêque de Rome, mais quand le royaume de France a été contre Rome, il ne s'est pas réfugié dans l'incertitude des compromis.....

.....L'esprit français, c'est l'affirmation dans la pensée libre ; il s'est réservé de la Réforme pour se conserver tout entier dans la Révolution.....

.....Il ne faut pas substituer les compromis incertains et tâtonnants du schisme à la marche délibérée de l'esprit vers la pleine lumière, vers la pleine science.....

.....Sans équivoque, sans ambiguïté, c'est en respectant les principes d'organisation des églises et en dressant contre ces églises la grande association des Hommes travaillant au culte nouveau de la justice sociale et de l'humanité renouvelée, que vous ferez progresser ce pays conformément à son génie.....

.....L'œuvre de la commission est une œuvre de loyauté, hardie dans son fond. Elle ne cache aucun piège, ne dissimule aucune arrière-pensée. Elle est conforme au véritable génie de la France républicaine. Ce n'est pas une œuvre de brutalité ni de sournoiserie. Nous faisons œuvre de sincérité..... »

Tout est dit ici de ce qu'est la Laïcité : c'est un ailleurs du religieux, c'est un pas franchi, un Rubicon, un irrévocable, et enfin, comme on a coutume de le dire, **un principe émancipateur.**

La loi de 1905 est un acte majeur posé par une société. Tout acte est une aventure dont les protagonistes ne mesurent pas toujours les raisons qui les y ont amenés ni le potentiel qu'il recèle. La science historique est là pour revisiter l'événement et ses retombées toujours actuelles. L'histoire est là comme une psychanalyse, une « socianalyse », une « anthropanalyse », pour aider à prendre conscience de ce qui s'y est joué et qui continue à s'y jouer.

Pour conclure :

La Laïcité inscrite au cœur de la constitution de la république française est greffée sur une incarnation et une conception de la liberté où l'identité personnelle et non communautaire est requise. En ce sens, la Laïcité est la condition du plein déploiement de la devise française.

Cependant, émancipatrice ? Si elle l'est souvent, et si pour la défendre il vaut mieux en montrer les effets et bénéfices plutôt qu'en brandir l'étendard à tout moment, est-elle garante à soi seule de cette vertu ? Nous allons voir, sur un exemple actuel, que non.

A quelles conditions la Laïcité, qui pour les défenseurs les plus orthodoxes de la loi de 1905, est synonyme d'émancipation, doit-elle satisfaire pour tenir cette promesse ?

VII) LA LAÏCITE EN QUESTION

UN DEBAT FRANÇAIS ACTUEL

C'est le débat qui vient de débiter au parlement sur l'évolution de la législation concernant la possibilité d'ouvrir un droit à « l'aide à mourir ou l'euthanasie », initié par

l'avis 139 du Comité Consultatif National d'Éthique¹⁶, intitulé : « **Questions éthiques relatives aux situations de fin de vie : autonomie et solidarité** ». cette ouverture résulte d'une étude de 2014 rapportée à la page 24 de l'avis, faisant état de 9% de souhaits de mourir et de 3% de demandes d'euthanasie sur 2000 dossiers examinés, à l'intérieur d'un service de soins palliatifs français. En d'autres termes sur l'existence d'un « trou dans la raquette » concernant la loi Claeys-Leonetti.

Suite à cet avis, une convention citoyenne¹⁹ de 184 participants qui s'est tenue au Conseil Economique et Social, du 9 Décembre 2022 au 19 Mars 2023, sur 27 journées de travail, a rendu un rapport où à une très forte majorité les participants ont estimé qu'il était nécessaire d'avancer sur la possibilité d'ouvrir ce droit.

La rigueur des travaux de cette convention est indéniablement à mettre à l'actif d'un bon fonctionnement démocratique et il est à espérer que le débat parlementaire sera de même tenue.

La Laïcité en tant que telle est-elle concernée par cette question de société ? Oui dans la mesure où ayant rendu libre et indépendante de toute pression communautaire et religieuse ses débats et décisions éthiques, elle devrait en faciliter le déroulement. Non, car à l'évidence, bien des démocraties n'ont pas eu besoin de la Laïcité pour légiférer de façon positive sur le sujet, et ce, depuis 27 ans : l'Orégon en 1997, et depuis dans 10 autres états américains, la Belgique et les Pays-Bas en 2002, le Luxembourg en 2009, la Suisse en 2012, le Canada en 2016, l'Australie en 2019, la Nouvelle Zélande et l'Espagne en 2021, l'Autriche en 2022... Alors-même par ailleurs que des projets législatifs sont en cours dans 6 autres pays : la Colombie, l'Italie, L'Allemagne, le Portugal, le Royaume Uni et l'Irlande.

Dans beaucoup de débats médiatiques et de tribunes tenus depuis la publication du rapport de la convention citoyenne, très peu ont parlé de ce qui est au cœur du sujet : les limites que connaît le dispositif de la « sédation profonde » et de ce qui, derrière, est la seule question qui vaille : faut-il répondre aux demandes d'aide qu'implorent certaines personnes ? Force est de constater que Laïcité ou pas, nous français, connaissons des freins importants à pouvoir en débattre sereinement. Pourquoi ? La réponse me semble simple : Laïcité ou pas, la France a été qualifiée de longue date de « fille aînée de l'église » et malgré la rupture déclarée depuis 119 ans, elle garde en son fond le stigmate de cette histoire. Comment expliquer autrement qu'en Belgique

par exemple, depuis 22 ans la pratique de l'euthanasie ait pu être initiée et se perpétuer dans des établissements catholiques ?

La Laïcité, en elle-même, n'est donc pas garante ou facilitatrice des évolutions sociétales **à moins d'analyser sa propre histoire**. Il aura fallu 116 ans et les attermolements qui passent par « l'Être suprême », le concordat, la restauration, « l'ordre moral », pour que de 1789 à 1905, la révolution coupe (et jusqu'à quel point ?) le cordon religieux.

Une déclaration, qu'elle soit « des droits de l'homme et du citoyen » ou qu'elle soit d'indépendance, si elle est souvent la traduction d'une évolution, d'un sentiment, d'une intuition profonde, n'en est pas pour autant la conscience éclairée.

Un travail continu lui est nécessaire pour la faire vivre.

Or, il se trouve que ce débat sur « le mourir » touche directement à la question de l'Autre et du sujet. Et nous allons voir que faire un détour par le « religieux » illustre le fait que la Laïcité ne peut pas être contre le religieux en soi. On sait que pendant très longtemps (si ce n'est pas toujours le cas), l'église catholique a excommunié les baptisés qui se suicidaient. Qu'est-ce qu'un suicide, quelle qu'en soit la raison ? Sinon une rupture qui a lieu toujours dans la plus grande solitude avec le reste des humains ? Dans cette optique, la logique catholique peut donc tout à fait se comprendre : elle excluait celui qui, lui-même s'était exclu de l'église, de l'assemblée des fidèles.

Eh bien, à contrario, aider une personne qui le demande, à mourir, n'est-ce pas prendre soin d'elle, faire marque de sollicitude, la garder jusqu'à l'ultime instant dans le giron, la chaleur humaine ? Faire que l'Autre, jusqu'au bout ait été présent à elle, pour elle ?

Si ce que nous avons dit du lien étroit qui existe entre l'identité personnelle et la revendication laïque est bien réel, nous touchons avec cette question du « bien mourir » à une des retombées très concrètes qu'a le principe de Laïcité si nous voulons en assumer la cohérence.

Encore une fois, si 29 pays dans le monde ont à ce jour légiféré positivement ou s'approprient à le faire en faveur de l'aide à mourir sans pour autant être laïques, c'est que la Laïcité n'est pas nécessaire à cette évolution, mais si nous tenons à la Laïcité, il faut bien qu'elle soit à la hauteur de ce qu'elle revendique être : **la conscience de l'avancée qu'elle représente dans la connaissance de l'humain par lui-même.**

Nous l'avons compris, nous sommes là aux antipodes du « wokisme » !

Il est frappant de constater que dans le dernier ouvrage de Jean-Claude Boual sur « La laïcité en Europe », lui qui a œuvré de longues années dans les couloirs des institutions européennes, qu'on ne peut soupçonner de ne pas en être un authentique défenseur, insiste sur l'importance de la promouvoir par ses effets plus que par un slogan, insiste sur les valeurs européennes qui, prenant les chemins de la sécularisation y aboutissent, relève dans le cours de l'histoire des peuples des traces de son émergence, en un mot, se trouve en accord de pensée avec un Tzvetan Todorov qui insistait sur le rôle de ferment que cette Europe avait eu dans cette promotion et cette mise en œuvre.

VII) CONCLUSION GENERALE

Au décours de ce court périple qui a lié LAÏCITE à LIBERTE en donnant à cette dernière toute son ampleur, en en étant la promesse de déploiement de son potentiel par la connaissance de ses caractéristiques qui sont d'abord celles de son essence quasi matérielle, son étendue en infinies bifurcations possibles de créations comme de pertitions, qui donne à cette affirmation la place unique, incomprise et honnie qui est la sienne dans le monde contemporain, la France peut être fière de cette avancée anthropologique majeure, mais n'a pas à s'en enorgueillir.

Parce que ce qu'elle a « inventé », elle le doit aux hasards de la géographie et du climat particulier qu'elle connaît au sein de l'Europe, elle le doit au cours de son histoire et, bien sûr, aux « choix inconscients » qui ont été les siens au fil du temps.

Ne se manifeste en son expression que ce que toute l'humanité porte depuis toujours en elle de par sa nature. En cela elle est universelle et peut le revendiquer sans forfanterie. Elle est donc porteuse, responsable de ce joyau. Elle ne peut le laisser dépérir, elle en porte la tradition qui comme toute tradition doit être revisitée, approfondie, développée, pour demeurer vivace.

Nous avons tous les ans, le 9 Décembre, à nous rappeler qu'il nous faut toujours nous adosser au tronc de l'arbre de la LAÏCITE, à en amender la terre qui nourrit ses racines, pour, sous ses frondaisons, tenir les palabres qui président à nos décisions et à l'élaboration de notre éthique.

Il est évident que la défense de la Laïcité, aujourd'hui, passe par l'Ecole Républicaine, contre une religion (états ou mouvements idéologiques qui l'instrumentalisent) très différente de celle qui en 1905 s'y opposait farouchement. Aujourd'hui, cette religion c'est l'Islam, sous la forme qu'avec beaucoup d'indulgence nous identifions sous les espèces de l'« islamisme », qui dans son sillage draine le retour de toutes les religions, et par religion, il faut entendre EGLISES et non croyances. EGLISES, ce qui veut dire croyances dogmatisées par des autorités qui se veulent force de loi, quelques formes que prennent ces autorités, qu'elles soient instituées ou auto-instituées. De 1905 à 2004, cent ans se sont écoulés, nous avons dormi et il nous faut nous réveiller. La bataille est à reprendre pour le meilleur dans un esprit d'intégrité, d'intransigeance, car on ne transige pas sur l'essentiel de ce que l'esprit des Lumières a engendré après ses cent années de maturation : LA LAÏCITE. L'intransigeance n'est pas l'agressivité mais la rigueur, ce qui en est très différent.

L'immense majorité des prétendants à ce D.U. Laïcité sont issus du monde enseignant, ce n'est pas un hasard, mais nous qui faisons partie de la société civile, avons-nous conscience que la bataille, que la conquête, se joue là, justement ?

Oui, nous en avons conscience.

Reste une dernière question qui s'est invitée parmi les suggestions de notre pêle-mêle et qui s'est précisée dès le début de l'examen de ce qu'on entend par liberté humaine, c'est celle du sens, de la perspective, de l'horizon, de ce qui donne envie, véritablement envie, espérance, élan, élan civilisationnel.

Il a été beaucoup reproché au monde occidental d'être matérialiste et de manquer d'idéal, au fond, de n'avoir pas d'âme. Outre le fait que toutes les cultures de par le monde consomment les mêmes biens matériels que nous-mêmes occidentaux, et avec la même gourmandise, qu'ont-elles à proposer d'autre que ce que chacune d'elle a toujours proposé selon sa tradition ? Cette âme peut, selon l'expression de François

Jullien³⁸, tout aussi bien s'appeler « l'incommensurable » ou l'infini espace de liberté qui habite l'Homme. Quelle peut être la tâche infinie à laquelle l'Homme peut s'adonner sa vie durant (et par « vie », il faut entendre vie de l'humanité-même, de génération en génération, jusqu'à la fin des temps (et ils auront une fin)) ? La PAIX ? Sûrement et d'abord ! La PAIX nécessaire à la nécessaire sécurité dont a besoin toute entreprise d'envergure, nécessaire à la fraternité, c'est-à-dire au développement de la plus grande justice sociale possible, sûrement ! Le maintien de sa niche écologique (Gaïa) ? sûrement ! Une meilleure connaissance de lui-même ? Sûrement ! En un mot, le progrès envisagé comme maîtrise de soi ! N'en voilà-t-il pas assez pour des siècles et des siècles d'enthousiasme ?

Force est de constater que le « projet de paix perpétuelle » d'un Emmanuel Kant³⁹ a fait long feu, et que ce projet, si nous voulons le reprendre, la Laïcité en est l'étape incontournable mais qu'il y faudra ajouter une perspective nouvelle, inédite, dont il sera nécessaire de parler un jour avec d'infinies précautions.

En relation avec ce qui précède, reste, par temps de mondialisation « massive », la question interculturelle que nous avons abordée au cours de ce D.U. avec Alain Cabras mais aussi avec Yann Boissière et Abdenour Bidar, et que je n'ai pu reprendre au cours de cet essai. Cette conclusion m'en donne l'occasion, et peut-être sous sa forme la plus extrême : l'écart civilisationnel majeur que représentent la pensée chinoise d'un côté, la pensée occidentale de l'autre, et que depuis de si nombreuses années un François Jullien³⁸ a étudié jusqu'à son récent ouvrage : « Moïse ou la Chine », où il nous donne à voir comment apparemment la civilisation chinoise a évacué de sa pensée l'espace de liberté interne à l'humain alors qu'au contraire la civilisation occidentale n'a fait que l'explorer. La conclusion de François Jullien est très intéressante dans le sens où elle dit que nous pouvons comprendre comment et même pourquoi ils ont pensé ainsi et comment, en restant dans la ligne de notre propre culture, nous pouvons lâcher nos modes d'expression (donc de pensée) millénaires pour rentrer dans un autre mode.

Il se trouve qu'il y a 35 ans, après un périple de 7 années, que l'on peut qualifier de « spirituel », un chinois, Gao Xingjian⁶⁸, fait le chemin de Pékin à Paris pour s'y installer définitivement, et nous montre dans sa « montagne de l'âme », que la chose est possible, que l'espace de liberté interne existe bel et bien en tout être humain, quelle que soit sa culture...

Chose peut-être inhabituelle mais à visée suggestive, je termine ce mémoire en lui ajoutant les deux exergues, que je qualifierais de « citations appropriées ou plutôt incorporées », des deux pages qui suivent et qui illustrent les conclusions de ces deux grands penseurs.

Enfin, ce travail à propos de la Laïcité n'est qu'une esquisse d'un projet plus approfondi concernant, comme aurait dit Edgar Morin⁴⁸, « la nature humaine ».

« Pour penser plus rigoureusement ce qui cherchait à se signifier en « Dieu », faut-il encore le nommer « Dieu » ? Cela n'y fait-il pas ombrage ? Ne versons plus dans la Mort de Dieu et son grand pathos. Mais n'est-ce pas de cette ultime commodité de Dieu que la pensée désormais, pour s'ouvrir à l'Incommensurable, n'a plus d'usage ? »

"Moïse ou la Chine" de François Jullien P.140-141 :

*

CHAPITRE 81 (et dernier)

« Par la fenêtre, je vois sur le sol enneigé une minuscule grenouille. Elle cligne un œil et écarquille l'autre. Elle m'observe sans bouger. Je comprends qu'il s'agit de Dieu.

Il se manifeste à moi sous cette forme et regarde si j'ai compris.

Il cligne de l'œil pour me parler. Quand Dieu parle aux hommes, il ne veut pas qu'ils entendent sa voix.

Moi, cela ne m'étonne pas, comme s'il devait en être ainsi, comme si Dieu avait toujours été une grenouille avec un œil tout rond, intelligent, grand ouvert. Quelle miséricorde de sa part de bien vouloir s'occuper d'un homme aussi pitoyable que moi !

Le langage incompréhensible qu'il parle de son autre œil, en clignant la paupière à l'intention des hommes, il me faut le comprendre. Mais cela, ce n'est pas son affaire.

Je peux également estimer que ce clignement de paupière n'a aucun sens, mais son sens réside peut-être justement dans son absence de sens.

Il n'y a pas de miracle, voilà ce que Dieu m'a dit, à moi, éternel insatisfait. Je lui pose la question : Dans ce cas, y a-t-il encore quelque chose à chercher ?

Tout est calme alentour. La neige tombe en silence. Je suis surpris par ce calme. Un calme de paradis.

Pas de joie. La joie n'existe que par rapport à la tristesse.

Seule tombe la neige.

À cet instant, je ne sais où est mon corps, je ne sais d'où vient ce morceau de terre au paradis. Je scrute les environs.

Je ne sais pas que je ne comprends rien. Je crois encore que je comprends tout.

Les choses se passent derrière moi. Il y a toujours un œil étrange. Le mieux, c'est de faire semblant de comprendre.

Faire semblant de comprendre, mais en fait ne rien comprendre.

En réalité, je ne comprends rien, strictement rien. C'est comme ça. »

Été 1982-septembre 1989 Pékin-Paris

Xingjian, Gao. La Montagne de l'âme. Editions du Seuil.

BIBLIOGRAPHIE

	AUTEURS	OUVRAGES
1	AL GHAZALI	- L'incohérence des philosophes – Trad. MAHDI Tahar – Mahditahar Editions - 2019
2	ANCEAU Eric	- Laïcité, un principe – Passés/Composés Ed. - 2022
3	ARISTOTE	- Logique : Organon – in Œuvres complètes - Arvensa Ed.
4	AROUSSEAU Stéphane	- Promouvoir la laïcité en milieu hostile – collection Double ponctuation - 2023
5	ASTOR Dorian	- La passion de l'incertitude – L'Observatoire - 2020
6	AUGUSTIN d'Hyppone	- Traité du libre arbitre – in Œuvres complètes – Ebookclassiques – 2021 – Trad. Poujoulat/Rault 1864-1872
7	BALINT Michael	- Le défaut fondamental – Petite bibliothèque Payot - 1971
8	BAUBEROT Jean	- Les laïcités dans le monde – Que sais-je ? PUF – 2010 - Les déchirements de la laïcité – Mialet-Barrault Ed. - 2023
9	BAUDELAIRE Charles	- Les fleurs du mal – in « œuvres complètes » - Le Seuil - 1968
10	BEAUVOIR Simone de	- Mémoires I & II – Pléïade - 2018
11	BERNARD Claude	- Introduction à l'étude de la médecine expérimentale – Nouvel Office d'Édition ; poche - 1963
12	BOUAL Jean-Claude	- La laïcité en Europe – l'Harmatan - 2024
13	BRAUDEL Fernand	- L'identité de la France – T1,2,3 – Flammarion - 1986
14	BREL Jacques	- La intégrale de ses chansons – Fondation Jacques Brel – 2018
15	CALVES Guénaële	- La laïcité – La Découverte - 2022
16	CCNE	- Avis 139 - 2022
17	CHARFI Faouzia	- L'islam et la science – Odile Jacob - 2021
18	COHEN Daniel	- Le monde est clos et le désir infini – Albin Michel - 2015
19	CONVENTION CITOYENNE	- Convention citoyenne sur la fin de vie – Conseil économique, social et environnemental – Rapport 2022
20	CYRULNIK Boris JORLAND Gérard	- Résilience connaissances de base – Odile Jacob - 2012
21	DEBRAY Régis – BRICMONT Jean	- A l'ombre des lumières – Odile Jacob - 2003
22	DELFAU Gérard	- Eloge de la laïcité – Vendémiaire – 2012 - La Laïcité, défi du XXIème siècle – l'Harmatan – 2015 - L'invention de la Liberté de conscience ou l'entrée dans la modernité – l'Harmatan -2017
23	DESCARTES René	- Méditations métaphysiques - - Discours de la méthode – Libro - 1999

24	DOLTO Françoise	<ul style="list-style-type: none"> - Psychanalyse et pédiatrie – le Seuil – 1971 - L'image inconsciente du corps – le Seuil - 1984
25	DUBOIS David	<ul style="list-style-type: none"> - Abhinavagupta ; la liberté de la conscience – Alhora - 2010
26	ERICKSON Milton	<ul style="list-style-type: none"> - L'hypnose thérapeutique – ESF Editeur - 1983
27	FOUREST Caroline	<ul style="list-style-type: none"> - Génération offensée – Grasset - 2020
28	FOURQUET Jérôme	<ul style="list-style-type: none"> - L'archipel français – Seuil - 2019
29	FREUD Sigmund	<ul style="list-style-type: none"> - Œuvre complète - PUF - Pour introduire le narcissisme – Trad. Jean Laplanche – PUF t. XII - 1984
30	GAUCHET Marcel	<ul style="list-style-type: none"> - Un monde désenchanté ? – Editions de l'Atelier - 2004
31	GIRARD René	<ul style="list-style-type: none"> - La violence et le sacré – Grasset - 1972
32	GODELIER Maurice	<ul style="list-style-type: none"> - Quand l'Occident s'empare du monde – CNRS Editions - 2023
33	HEINICH Nathalie	<ul style="list-style-type: none"> - Ce que n'est pas l'identité - Gallimard – 2018 - Être écrivain (Création et identité) – La Découverte – 2000 - Les déchirements de la laïcité – Miallet-Barrault Ed. - 2023
34	HIRIGOYEN Marie-France	<ul style="list-style-type: none"> - LE HARCELEMENT MORAL la violence perverse au quotidien – Syros – 1998
35	HOBBS	<ul style="list-style-type: none"> - Léviathan – Marcel Giard Edit. - 1921
36	HONNETH Axel	<ul style="list-style-type: none"> - La lutte pour la reconnaissance – folio essais - 2013
37	HUNTINGTON Samuel	<ul style="list-style-type: none"> - Le choc des civilisations – Odile Jacob - 2000
38	JULLIEN François	<ul style="list-style-type: none"> - Moïse ou la Chine - L'Observatoire - 2022
39	KANT Emmanuel	<ul style="list-style-type: none"> - Critique de la raison pure – Quadrige (PUF) - 1986 - Critique de la raison pratique – Quadrige - 1993 - Critique du jugement - Qu'est-ce que les Lumières ? – GF Flammarion - 1991 - Vers la paix perpétuelle - GF Flammarion - 1991
40	KUNDERA Milan	<ul style="list-style-type: none"> - L'insoutenable légèreté de l'être - - L'art du roman – Gallimard folio - 1986
41	LA BOETIE Etienne de	<ul style="list-style-type: none"> - Discours de la servitude volontaire – Flammarion - 2016
42	LACAN Jacques	<ul style="list-style-type: none"> - De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité – Seuil – 1975 - Ecrits – seuil - 1966
43	LEIBNITZ Gottfried Wilhelm	<ul style="list-style-type: none"> - La Monadologie – Le Livre de Poche - 1991
44	LEVINAS Emmanuel	<ul style="list-style-type: none"> - De l'Être à l'Autre – PUF - 2006
45	LOMBARD Martine	<ul style="list-style-type: none"> - L'ultime demande – Liana Levi - 2022
46	LUCRECE	<ul style="list-style-type: none"> - De la nature – Trad. ERNOUT Alfred – Tel Gallimard ; les belles lettres – 1984/1985
47	MONTAIGNE Michel de	<ul style="list-style-type: none"> - Les Essais – T1/T2 – classiques Garnier - 1962
48	MORIN Edgar	<ul style="list-style-type: none"> - Le paradigme perdu : la nature humaine – Points essais - 2016

49	NIETZSCHE Frédéric	- La naissance de la tragédie – Trad. Cornélius Heim – Gonthier -1964 - Par delà le bien et le mal - 10/18 - 1970
50	PASCAL Blaise	- Œuvres complètes – Arvensa Ed.-
51	PENA-RUIZ Henri	- Qu'est-ce que la laïcité ? – Gallimard folio - 2003
52	PICQ Pascal & COPPENS Yves	- Aux origines de l'humanité – Vol. 1 & 2 - Fayard - 2001
53	POPPER Karl	- Logique de la découverte scientifique – Payot - 1973
54	RABELAIS François	- Gargantua – in La Pochothèque Livre de poche – 1994
55	RAHLIB Jawad	- Amal : un esprit libre – film 2023
56	ROSANVALLON Pierre	- La société des égaux
57	RUSHDIE Salman	- LE COUTEAU – Gallimard - 2024
58	SARTRE Jean-Paul	- L'être et le néant
59	SEMPRUN Georges	- L'écriture ou la vie - Gallimard – 1994 - Adieu vive clarté – Gallimard - 1998
60	SPINOZA Baruch de	- Œuvres complètes – Pléiade - 1954
61	SPITZ René	- Le non et le oui – PUF - 1994
62	STERN Daniel	- Mère-enfant – Mardaga - 1977
63	TAVOILLOT Pierre-Henri	- Comment gouverner un peuple-roi ? – Odile Jacob - 2019
64	TILLON Raymonde	- J'écris ton nom Liberté – le Félin Ed. - 2002
65	TOCQUEVILLE Alexis de	- De la démocratie en Amérique – T1 & T2 – Gallimard folio - 1961
66	TODOROV Tzvetan	- Nous et les autres – Seuil essais – 1989 - Le jardin imparfait – Grasset – 1998 - L'esprit des Lumières – Robert Laffont - 2006
67	VILLON François	- Oeuvres – classiques Garnier - 1962
68	XINGJIAN Gao	- La montagne de l'âme – L'aube poche - 2000
69	ROSANVALLON Pierre	- La société des égaux – Seuil - 2011

DE LA LIBERTE A LA LAÏCITE – Fondements – Critique -

Pour qui est né et a grandi dans une ambiance familiale où ceux qui croyaient au ciel et ceux qui n'y croyaient pas faisaient « bon ménage », a vécu une existence entière

en eaux laïques, voit ce régime remis en cause de l'intérieur comme de l'extérieur, il est urgent, il est impératif, d'en assurer le bien-fondé. On ne peut se contenter de s'asseoir sur un principe sans s'en assurer des fondements, on ne peut clamer son universalité et invoquer le génie du peuple qui l'a « inventé » sans s'assurer de la source d'où il provient.

Cette source, quelle peut-elle être sinon l'humain lui-même ? Et de l'humain, ce qui en est le propre ? De toutes les sciences humaines convoquées : sociologie, ethnologie, anthropologie, science politique, économie, histoire, géographie, archéologie, paléontologie, linguistique, y incluant toutes humanités : philosophie, essais, romans, poésie, aucune n'est à négliger, mais la psychologie, et tout particulièrement la psychanalyse, s'en trouve être la plus élémentaire, peut-être la plus fondamentale. En partir nous conduit à une évidence : ce qui est le propre de l'homme, c'est la liberté, certes. Mais pour cerner ce que recèle cette notion si souvent suspendue dans les limbes de l'abstraction, force est de faire appel aux sciences du vivant, d'en voir tout simplement le soubassement neurologique et d'en dérouler les conséquences pour « l'animal » qui en est le porteur en termes de potentialités comme de fragilité.

C'est cette prise de conscience intuitive qui s'est exprimée en 1905 au moment de la loi qui historiquement a officialisé une séparation mais qui, sur le fond, a affirmé une émancipation.

Conduire ce cheminement nous aura permis de voir que la Laïcité est l'aboutissement institué de la promesse républicaine contenue dans la devise française : Liberté, Égalité, Fraternité.

L'auteur de ce mémoire-esquisse est un retraité engagé en Laïcité dans trois associations, ancien médecin généraliste, médecin de prévention et psychothérapeute.